M. Le Dr. Auguste Quiquerez

Autor(en): **Kohler, Xavier**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **32 (1881)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIE

M. LE Dr AUGUSTE QUIQUEREZ

Le 13 juillet 1882, est mort, dans sa quatre-vingt deuxième année, M. A. Quiquerez, de Bellerive. La Suisse perd en lui un de ses savants les plus distingués, le pays une de ses illustrations et de ses enfants les plus dévoués, et la Société jurassienne d'émulation le plus zélé et le plus laborieux de ses membres, car il était à la tâche depuis son origine, soit quarante-cinq ans, personnifiant son œuvre dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. Nous devons plus qu'un cordial souvenir à cette mémoire bien chère ; la reconnaissance nous oblige à rendre au défunt un solennel hommage, en retraçant les principaux traits de cette vie trop courte pour la science, quoique si bien remplie ; c'est un modèle à mettre sous les yeux de la jeunesse, un exemple à suivre par les futures générations. M. le Dr Quiquerez n'était pas seulement homme d'étude, il était encore patriote ; son nom est mêlé aux évènements survenus dans nos contrées durant plus d'un demi-siècle. Nous ne pouvons passer sous silence ce côté de sa carrière, cependant nous l'es-

quisserons rapidement, nous attachant surtout au savant jurassien, au collègue qui fut si longtemps l'âme de nos réunions annuelles, et qui remplaça Thurmann après sa fin prématurée, laissant tomber sur notre modeste association quelques reflets de l'éclat dont son nom brillait à l'étranger. Nous prendrons pour guide dans cette étude, la biographie du Dr Quiquerez, écrite par un littérateur bâlois, M. *Stocker*, sur des notes fournies par le Dr lui-même; ses écrits, sa correspondance et nos souvenirs personnels. La tâche est ardue et délicate, nous le comprenons, mais nous espérons la remplir néanmoins à la satisfaction de tous. Notre inspiration sera la Muse de l'Histoire dont la noble devise porte ces mots : Conscience et impartialité !

I

Auguste Quiquerez naquit à Porrentruy le 8 décembre 1801 (17 frimaire an X); il avait l'âge des « tilleuls devant l'église S. Pierre, où est enterré Jean de Vienne. » La personne qui avait ce jour-là fait planter ces arbres, était son père, alors maire de cette ville. Après avoir servi fidèlement, en qualité de conseiller des finances, le dernier Prince-Evêque de Bâle jusqu'à son départ pour l'exil, Jean-Georges Quiquerez remplit diverses charges sous le régime français. Sa famille, originaire de Grandfontaine, était ancienne et considérée : nous trouvons un Quiquerez, abbé de Lucelle, en 1673. Sa mère, Françoise Keller, appartenait à une famille belfortaine d'origine, qui, depuis le XVIIe siècle, fournit des magistrats à Porrentruy; elle avait pour aïeul, le maître-bourgeois Jean-François Choulat, compromis dans les troubles de 1740, que les larmes de ses filles arrachèrent à l'échafaud. De vieille souche bruntrutaine, les Choulat étaient patriotes de race : en 1529, l'un d'eux, banneret, comman-

dait les bourgeois envoyés au secours des habitants de la Baroche, quand « les bons hommes » pillaient et brûlaient l'abbaye de Lucelle; un second, magistrat aussi, dirigeait la défense de Porrentruy lors du siége de 1635 par les troupes françaises. Tels furent les ancêtres d'Auguste Quiquerez. Son enfance, bercée au souvenir des hauts faits de ses aïeux, s'écoula tranquille sous le toit paternel. Il y reçut cette éducation chrétienne qui distinguait de longue date sa famille et dont portaient la sévère empreinte les générations bourgeoises du siècle passé. Auguste Quiquerez fit ses premières études dans sa ville natale, sous la direction de son père, amant passionné de l'histoire, auteur lui-même de plusieurs ouvrages manuscrits notamment du *Répertoire des archives de Porrentruy* 2 vol. in-folio ; ce catalogue est très-bien fait, plein de données précieuses, et prouve à lui seul que la tradition du savant Maldoner s'était conservée à la chancellerie du Prince-Evêque de Bâle. Rien d'étonnant que son fils ait, dès l'âge le plus tendre, montré un goût prononcé pour ce genre d'étude : n'était-ce pas un héritage de famille ?

Cependant Jean-Georges Quiquerez avait quitté Porrentruy et s'était retiré, non loin de Delémont, dans la campagne du *Pré-de-Vouëte*, qu'il transforma et auquel il donna son nom actuel de Bellerive. C'était à la fin de 1813. Le temps n'était guère aux études à cette date. Les alliés avaient passé le Rhin et inondaient le pays; la vallée de la Byrse, située sur leur passage immédiat, eut sa large part d'hommes et de chevaux à nourrir; il en arriva de même en 1815. -- L'année scolaire 1816-1817 fut plus fructueuse pour le jeune homme : placé à Fribourg en Suisse en pension chez un M. de Boccard, rue de Morat, il fréquenta le collége St-Michel, où l'enseignement était encore confié à des prêtres laïques. Deux ecclésiastiques jouissaient alors d'une considération méritée, le chanoine Fontaines, scolarque, et le Père Girard. Nul doute qu'Auguste Quiquerez ne s'inspirât de l'es-

prit de tolérance et de pur christianisme qui régnait à cette heure bénie dans l'antique cité des Zæhringen. Le catalogue du Collége nous apprend qu'il était élève en *Rudiments,* dans la première classe (on en comptait trois), le neuvième sur 31 élèves qui composaient les deux premières, ceux de la troisième n'étant pas désignés ; il eut des accessits pour la version latine, la doctrine chrétienne et l'arithmétique. Son frère Adolphe, mort dans la fleur d'âge, suivait les mêmes cours, mais avec peu de succès ; il figure à la fin de la seconde classe.

Nous manquons de renseignements précis sur les études subséquentes d'A. Quiquerez, soit à Porrentruy, soit à Delémont, ainsi que sur son séjour à Paris, où il avait dû se préparer à embrasser la carrière d'ingénieur. Nous ne croyons pas non plus, comme le pense M. Stocker, qu'il revint à Bellerive, après avoir complété son éducation tant littéraire que classique ; nous croyons qu'il faut attribuer à son propre fonds, à son travail persévérant, à sa pénétration, à un rare esprit d'observation, à son goût inné pour la lecture, aux leçons de son père, si richement doué, le trésor de connaissances qu'il a acquises, et qui en font un homme à part parmi nos illustrations jurassiennes. En effet, dans sa solitude, l'ancien maire de Porrentruy n'avait pas renoncé aux jouissances intellectuelles. Chaque jour il ajoutait de nouvelles pages à ses Mémoires ; il écrivait l'histoire de l'*Ancien Evêché de Bâle*, classait ses propres archives et dressait l'arbre généalogique de sa famille ; il rédigeait encore le *Coutumier d'Ajoye* d'après l'ordre du Code civil français, mettant ses dispositions en regard des nouvelles, seules en vigueur actuellement.

Ces études, qui pour un autre eussent été fatigantes, n'étaient pour lui qu'un délassement, un retour vers un passé à jamais évanoui, dont le souvenir ne laissait pas d'offrir quelque charme. Car la vie du magistrat avait bien changé ; le citadin s'était fait campagnard comme ses ancêtres. Ce n'était plus le *Pré du Voéte*, décrit encore

par Henzy dans son *Voyage dans l'Evêché* vers 1817, le site sauvage avec son château en ruines que hantaient de malins esprits; Bellerive avait pris tout un autre aspect. De l'autre côté de la Byrse, une maison de maître coquette, un jardin, où les arbres fruitiers, les charmilles, les fleurs odorantes se mariaient aux plantes potagères; une ferme spacieuse et commode s'élevait derrière, présentant toutes les aisances désirables pour un nombreux bétail et d'abondantes récoltes. Une allée large, que jalonnaient des tilleuls et des marroniers, séparait les deux bâtiments ainsi que leurs dépendances et conduisait au pont jeté sur la rivière. En face, un hôtel confortable s'ouvrait pour les voyageurs qu'attirait chaque été la course de Bâle à Bienne, et pour les baigneurs qui venaient prendre les eaux minérales, dont Théodore Zwinger avait déjà décrit les vertus en 1710, et qu'un autre professeur de Bâle, Pierre Mérian, analysait à son tour en 1823. Or Jean-Georges Quiquerez était l'âme de la maison: à lui seul, avec ses enfants et quelques domestiques, il avait plusieurs années dirigé le rural, puis, ayant loué la ferme, il cultivait le vaste jardin, tenait les bains, avait l'œil à tout. — Tel fut le milieu où vécut Auguste Quiquerez à son retour à Bellerive, vers 1821. Comme les autres membres de la famille, il partagea le travail commun; en peu de temps il devint un habile agriculteur, un jardinier et un arboriculteur expert, capable de faire valoir au mieux un domaine étendu. Mêlé aux gens de la campagne et aux artisans, il se fit tourneur, charron, charpentier, forgeron, ne craignant pas de manier à l'établi la hache ou le marteau, gagnant un surcroît de forces à ces rudes labeurs. On lit dans la *Description de Bellerive*, publiée à Bâle en 1823, pour faire connaitre les eaux minérales de cette localité : « On voit aussi les belles ruines du château de Soihière, qu'on appelle aussi Nesselhof, dans l'enceinte de Bellerive; on en a rendu l'accès facile et fait un but de promenade aussi agréable que pittoresque. » Mais ces embellissements ne suffisaient pas

à Auguste Quiquerez, en qui se développait toujours plus le goût des études historiques; les vieilles chroniques étaient ses lectures favorites, et il voulait autant que possible rendre la vie au vieux castel, pénétrer ses secrets mystérieux, asseoir la rêverie au sein de ces décombres, arborer au sommet du séculaire donjon le drapeau fédéral. Ce n'était pas chose facile. — La façade qui dominait la Byrse de quelques cents pieds apparaissait comme un nid d'aigle au-dessus de la forêt épaisse qui l'enveloppait d'un sombre manteau, et celle qui regardait Bellerive, seule accessible, dressait ses hautes murailles sur un amas de décombres gisant à ses pieds. Il fallait déblayer le terrain, s'ouvrir un chemin daus la pierre et les taillis, contourner le donjon, tracer un sentier dans le bois pour arriver à la porte haut perchée que masquaient les arbres. A force de peine, après bien des mois de travail, Auguste y parvint et se trouva dans le Castel: devant lui le vide, une profondeur béante, car le château était ruiné de la base au faîte et ne présentait que ses quatre murs avec leurs fenêtres ogivales ouvertes tristement sur cette scène de mort. Loin de se rebuter, le jeune homme n'en mit que plus d'ardeur à la besogne. Il porta lui-même, un à un, sur ses épaules, les poutres, les pierres, tous les matériaux nécessaires; il jeta sur l'abîme le pont qui relie la porte aux fenêtres, déblaya de rechef, fit un sentier jusqu'au donjon et établit, au-dessus à une hauteur vertigineuse, le pavillon qui devait renfermer ses collections archéologiques. Cette œuvre de reconstruction dura des années; mais tous les obstacles furent surmontés et Auguste Quiquerez, admirant de la plateforme du château le paysage splendide, pouvait, avec un sourire de satisfaction, répéter ce vers du poète, devise qui résume sa vie: *Labor improbus omnium vincit.*

Cette digression sur le vieux château n'est pas étrangère à notre sujet, elle nous y ramène tout naturellement Si le jeune homme avait entrepris cette tâche ardue de

résurrection du passé, c'était, nous l'avons dit, dans son amour pour le moyen-âge et pour la découverte d'objets intéressant l'histoire du pays. Bellerive était sa terre de prédilection; il trouvait à sa portée tout un monde à explorer depuis les révolutions du globe, les temps préhistoriques, les époques celtique et romaine jusqu'à nos jours. Il devait dans la suite épuiser toutes les veines d'une mine si riche; mais sa soif de s'instruire réclamait un horizon plus large ponr déployer son activité. Il commença dès lors ses courses dans toutes les parties du Jura, qu'il a continuées un demi-siècle et qui lui donnèrent ainsi qu'à la science de si brillants résultats. A côté de ces excursions, Auguste Quiquerez poursuivait ses études : histoire, géologie, économie politique, agronomie, l'occupaient tour à tour; il liait des connaissances avec les spécialistes, se tenait au courant de la science, et se préparait sérieusement à entrer lui-même dans l'arène, mais avec des armes bien trempées, comme il convient à un vaillant champion ne voulant point marquer par une défaite ses débuts dans la carrière. Dans les sciences, comme en politique, l'union fait la force; le jeune savant le comprit; aussi eut-il soin d'entrer de bonne heure dans les associations propres à faciliter ses recherches. Le 1er mars 1828, il reçut son diplôme de membre de la Société d'histoire suisse.

L'amour de la science exaltait en lui, bien loin de l'éteindre, l'amour de la patrie. Appelé à la servir, il vola avec empressement sous les drapeaux, et choisit pour arme l'artillerie. Entré comme cadet, il fut nommé officier en 1827, fut breveté capitaine en 1834, et passa major quelques années plus tard : il revêtait ce grade quand il quitta le service en 1855. C'était un bon officier remplissant scrupuleusement son devoir, joyeux de recevoir sa feuille de route, toujours le premier en selle au signal du clairon. Quand on visitait le château de Soyhières et que, pour l'honneur de ses hôtes, il déchargeait les canons ou les mortiers qui réveillaient les échos du vallon, Au-

guste Quiquerez se plaisait à raconter les incidents de sa vie de troupier, son séjour au camp de Thoune, sous le colonel Dufour, où il eut pour frère d'armes, au même grade que lui, Louis Bonaparte. Qui aurait dit qu'un jour, tous deux passés archéologues, le capitaine jurassien adresserait son travail *sur Mont-Terrible* à l'empereur Napoléon et recevrait en retour sa *Vie de Jules César?* — Le major en retraite regrettait surtout vivement la maladie qui l'avait cloué sur un lit de souffrance en novembre 1847, lorsque sa batterie, commandée à sa place par le capitaine Moll, de Moutier, éteignait le feu des pièces ennemies au combat de Gislikon.

II

Nous passons brièvement sur la carrière militaire d'Auguste Quiquerez. Nous voudrions en faire autant pour l'époque de la restauration; mais vu le rôle que notre compatriote joua en 1830, nous sommes forcés de dire quelques mots sur la situation du pays. Lors de la réunion des délégués des communes jurassiennes à Delémont, en novembre 1816, quand eut lieu la remise officielle par la Confédération, de l'ancien Evêché au canton de Berne, plusieurs personnages influents d'Ajoie vinrent rendre visite à l'ancien maire de Porrentruy. On parla à cœur ouvert; bon nombre de villageois exprimèrent à Jean-Georges Quiquerez leur regret du changement de régime survenu; ils auraient préféré appartenir à la France ou voir renaître le régime antérieur à 1793. L'ancien magistrat leur représenta alors la position où ils se seraient trouvés en pareil cas. Les villageois, propriétaires actuellement, voudraient-ils rendre les biens nationaux auxquels ils devaient leur bien-être? tenaient-ils encore à la conscription qui avait moissonné la fleur de la jeunesse du Jura? leur condition libre était-elle

pour eux un fardeau insupportable? entendaient-ils retourner au temps des dîmes et du servage? Ces considérations frappantes, car elles touchaient personnellement les délégués, produisirent leur effet; ils se turent et semblèrent satisfaits de ces explications pratiques. — Nous rapportons cet incident pour prouver que Jean-Georges Quiquerez et sa famille n'étaient pas antipathiques au nouvel ordre de choses, mais plutôt contents d'être Suisses.

Toutefois la situation nouvelle n'était pas rassurante. Par le traité de 1815 et l'acte de réunion, la théocratie expirante nous livrait, pieds et mains liés, à l'aristocratie bernoise. On remontait d'un saut au régime princier et même au-delà, le nom excepté. Toute l'époque française, république et empire, était considérée comme n'ayant jamais existé pour nous. La liberté devant la loi, l'égalité civile, ces grands et immortels principes de 1789, étaient remis en cause; aussi un sourd mécontentement ne tarda-t-il pas à naître et, grossissant avec les années, il amena la révolution de 1831. Au lieu des préfets français, nous étions gouvernés par des baillis allemands, étrangers à nos mœurs, élevés dans un monde à nous inconnu. Bien d'autres faits choquaient le peuple et l'indisposaient contre ses nouveaux maîtres. Dans sa *Revue rétrospective* (publiée dans le *Progrès* en 1866 puis reproduite par le *Démocrate* en juillet 1881), Auguste Quiquerez signale quelques-uns des abus qui florissaient alors : « Les baillis cumulaient tous les pouvoirs. Avait-on un » procès civil? c'était le bailli qui présidait le tribunal. — » Etait-ce un procès administratif? alors il jugeait seul. » Survenait-il une affaire criminelle? encore le bailli pour » juge. — En police correctionnelle, il statuait sur tous » les cas que lui présentaient les gendarmes. — Tout rap- » port fait par ceux-ci était censé une vérité et leur valait » 10 batz ou 1 fr. 50 pour la peine de l'avoir rédigé. L'in- » nocent comme le coupable, devait payer la taxe. L'a- » mende se partageait souvent entre le juge et le dénon-

» ciateur. Si le condamné se permettait de murmurer » contre la rigueur du jugement, on doublait l'amende; » s'il répliquait, on la doublait, et ainsi de suite; c'était » un tarif. » Cette autorité despotique du bailli, cumulant les fonctions administratives et judiciaires, était commune à Porrentruy et à Delémont. C'est la grande plainte qu'articulaient les paysans d'Ajoye: que de fois ne l'avons-nous pas entendue de la bouche de compatriotes qui avaient passé par là.

Le rétablissement des bourgeoisies avec leurs tribus, leurs maîtrises, semblait aussi une énormité aux familles élevées sous le régime français. On se trouvait bien du système municipal, de cette fraternité des citoyens dans la commune, pourquoi les supprimer? Qu'avait-on besoin de rétablir d'anciens priviléges démodés depuis vingt ans? Et quand on en vint à l'application des règlements d'organisation, combien n'eut-on pas d'abus, de vexations à signaler?

Jean-Georges Quiquerez, à Bellerive, eut à souffrir du nouvel état de choses. Caractère indépendant, il ne pliait devant personne. Le grand bailli de Delémont s'était fait une cour bourgeoise, il n'y parut pas; les courtisans piqués le desservirent auprès du maître. L'ancien maire de Porrentruy établi depuis quelques années seulement à Bellerive, n'était *bourgeois* ni de Courroux, ni de Soyhières; on le taxa d'*étranger;* on ne lui épargna pas ces mille tracasseries dont les mauvais voisins ont le secret. Le digne homme supportait tout en silence, mais ses fils indignés rongeaient le frein. Répandus dans le peuple, ils entendaient ses plaintes et les approuvaient. Le moyen d'y porter remède! Les années s'écoulèrent, et le mal allait grandissant, dans tous les districts.

« Cependant, dit encore l'auteur de la *Revue rétrospec-* » *tive*, le feu de la liberté n'était pas absolument éteint: » il couvait sous la cendre. La jeunesse élevée sous le » régime français voyait avec peine disparaître une à » une des institutions qui lui étaient chères; elle sup-

» portait avec peine l'oppression oligarchique. De temps
» à autre jaillissait une étincelle sous formes diverses...
» La chanson caustique blessa plus d'une fois le pouvoir;
» plus d'une petite réunion l'inquiéta davantage encore.
» Il n'était pas question de motiver son opinion dans des
» votations quelconques : celles-ci étaient une arme qu'on
» ne confiait pas alors au peuple. Le pouvoir ne résidait
» que dans quelques familles, dans quelques hommes et
» le reste n'était rien... »

Oui, bien avant 1830, *le feu couvait sous la cendre.* Le principal foyer de l'opposition était l'ancienne capitale de l'évêché. Les mécontents se groupaient autour d'un jeune homme énergique, très bien doué, d'une éloquence entraînante, et que le sort destinait à délivrer son pays de l'oligarchie bernoise; nous avons nommé Xavier Stockmar. C'est de ses lèvres que s'échappaient ces chants caustiques, dont parle la *Revue,* et qui, imprimés clandestinement, passant de bouche en bouche, allaient sonner le glas de Leurs Excellences. Les amis de la liberté des divers districts, les *patriotes*, avaient les yeux sur lui; on se mit en rapport, on songea à se concerter, à fourbir dans le silence les armes pour la lutte suprême.

A trois heures de Porrentruy, sur la frontière alsatique, dans ce Sundgau, où le bailli Pierre de Hagenbach exerçait une tyrannie qu'il expia si cruellement en 1474, non loin de Levoncourt, s'élevaient les ruines imposantes du château de Morimont. Le fier castel, construit sur le modèle du palais des sept tours de Constantinople par ses seigneurs, en souvenir des croisades où plusieurs d'entre eux avaient guerroyé, avait été livré aux flammes durant la guerre des Suédois. Depuis, la solitude s'était faite autour de lui ; en vain ses tours croulantes, ses vastes souterrains, sa cour spacieuse témoignaient de sa grandeur passée ! le temps amoncelait pierres sur pierres dans son enceinte silencieuse, les broussailles croissaient sur les décombres; la haute forêt de sapins et de hêtres qu'il dominait jadis, le resserrait dans un cercle

chaque jour plus étroit, les épines et les ronces obstruaient le passage. Quelques rares touristes troublaient à de longs intervalles le silence funèbre de ce lieu maudit. Où trouver un endroit plus propice pour conspirer. Quelques patriotes résolurent d'en faire le *Grutli* jurassien. Vers 1826, Xavier Stockmar, Louis et Auguste Quiquerez, Joseph Seuret de Delémont se rencontrèrent dans ces ruines. Après s'être entretenus de l'état des districts du Jura, des abus croissants des autorités baillivales, comme les trois Confédérés en 1307, « ils jurèrent de saisir la première occasion pour secouer le joug du patriciat et rendre au pays quelques libertés. » Morimont vit sans doute encore plusieurs fois les patriotes jurassiens visiter ses ruines discrètes, mais dans ses écrits, Auguste Quiquerez ne relate que ce rendez-vous décisif. Il y a dix ans, la *Société de conservation des monuments historiques d'Alsace*, d'accord avec le propriétaire de ce domaine, et sur la proposition de notre compatriote, fit déblayer les décombres du vieux castel. Aug. Quiquerez dirigea les travaux et suspendit à un arbre, au centre de la tour, un modeste médaillon en bois portant une inscription qui rappelle cette date mémorable.

Plusieurs années s'écoulèrent avant que les patriotes trouvassent une occasion favorable d'accomplir leur projet. Enfin elle s'offrit, quand éclata la révolution de juillet 1830. « Stockmar se trouva bientôt à la tête de la jeunesse et des mécontents. » Les trois patriotes de Delémont agirent de leur côté, et l'agitation s'étendit dans tout le pays. Nous n'avons pas à raconter ici la chute du patriciat et les événements de 1831 ; disons seulement que les frères Quiquerez y prirent une part active. A la journée de Courrendlin (10 janvier 1831), qui décida de l'issue du mouvement dans nos districts, lors de l'attaque de la tête du pont défendu par les troupes et les gendarmes aux ordres du grand-bailli de Moutier, Auguste Quiquerez commandait les volontaires recrutés à Courroux ; cette colonne « avait pris un détour pour arriver

à Correndlin derrière les troupes du bailli et leur couper la retraite. »

Auguste Quiquerez décrit ainsi la fin de cette affaire qui se termina heureusement sans effusion de sang : « Les huit à dix cavaliers de la garde urbaine, formant » l'avant-garde de la principale colonne d'attaque dirigée » par Stockmar, par une audace imprudente, franchirent » au galop le pont de Courrendlin pendant que l'infante- » rie bordait la rivière. Les cavaliers furent sur le bailli » avant qu'il eut le temps de commander le feu. Se voyant » entouré et peu rassuré sur le courage de ses quelques » cents hommes fatigués et avinés (?), il demanda à par- » lementer. Stockmar s'avança et après quelques minutes » de pourparlers, le bailli capitula et licencia ses troupes » excepté celles de Moutier, qui lui servirent d'escorte » pour rentrer chez lui. Courrendlin vit alors s'élever un » arbre de liberté sur la place qui avait failli devenir un » champ de bataille. »

» Il faut avoir assisté, poursuit l'auteur, à ces mouve- » ments politiques de 1830, avoir pris part à ces manifes- » tations armées qui exposaient leurs auteurs à la mort » ou à la captivité, à ces luttes électorales acharnées, » pour savoir combien il a fallu de courage et de persé- » vérance pour amener l'ordre de choses qui remplaça » l'oligarchie et qui procura nos institutions actuelles. »

III

Si l'année 1831 opéra de grands changements dans l'Etat de Berne, celle qui suivit n'en causa pas de moindres à Bellerive. En mars, Auguste Quiquerez épousa Mlle Thérèse Chariatte, de Delémont, personne de cœur et de dévouement, excellente ménagère, qui lui donna un demi-siècle de bonheur, et était destinée à lui survivre. De cette union bien assortie naquirent un fils et

trois filles, dont la seconde, Alice, mourut à la fleur de l'âge, quand son aptitude au dessin et sa belle écriture lui permettaient d'aider son père dans ses travaux ; elle était douce et bonne, aussi sa perte prématurée fut vivement sentie dans la famille. Après son mariage, Auguste Quiquerez prit la ferme à son compte et la conserva dix ans. Cette exploitation d'un rural considérable, qui lui prenait tout son temps, ne l'empêchait pas de trouver des heures de loisir pour l'étude, ni de s'occuper de la chose publique.

Cette année mourait, après de longs mois de souffrance, supportés avec une résignation toute chrétienne, le créateur de Bellerive, Jean Georges Quiquerez. Il avait 77 ans et garda jusqu'à sa dernière heure cette haute intelligence, cette lucidité d'esprit qui faisait le charme de ses entours; l'amour du travail ne l'avait point abandonné à la veille du trépas, et, au départ, il avait la satisfaction de laisser un fils, élevé à son école, depuis dix ans déjà marchant sur ses traces, qui utiliserait ses études obscures et ferait honneur à son nom.

A cette époque aussi se rapporte la fondation d'une association éphémère, mais appelée à renaître plus tard sous une autre forme, la *Société statistique des districts du Jura.* C'était une trève à la politique, la réalisation d'une noble pensée: on pouvait être d'une opinion différente et néanmoins se rencontrer sur un terrain commun, celui des lettres et des sciences. Si l'essai tenté alors ne réussit pas, il procura du moins quelques heures de jouissances pures aux amis de l'étude qui assistèrent à l'unique réunion générale tenue à Delémont les 10 et 11 septembre 1832. La présidence fut dévolue « spontanément » au docteur Verdat, de Delémont, et les fonctions de secrétaire remplies par Jules Thurmann. On lut d'abord les lettres d'adhésion, entre autres celle de C. Neuhaus, directeur de l'éducation; nous y remarquons ces lignes : « Les développements de la science augmentent la moralité de l'homme encore plus que son bien-être matériel,

et sous ce double rapport, votre entreprise mérite les suffrages de tous ceux qui aiment leur pays et désirent les progrès de l'humanité. » Les adhérents étaient au nombre de 27, parmi eux Auguste Quiquerez, le doyen Morel, Watt et Xavier Stockmar. On adopta ensuite le règlement de la Société; il portait à l'art. 2 : « Son objet est d'étudier une partie du sol helvétique, sous le rapport des sciences naturelles, statistiques proprement dites et historiques,» et à l'art. 5 : « la Société se divise en sections : la section des sciences naturelles, la section de statistique proprement dite, la section historique. Chaque membre doit déclarer à quelle section il appartient le plus spécialement. » Des circonstances *pénibles* avaient empêché plusieurs membres d'assister à la séance, de ce nombre Auguste Quiquerez. Etaient présents : MM. Helg, facteur des sels, à Delémont, Friche-Joset, botaniste, Vermeille, notaire, l'abbé Mislin, Henri Parrat, Lapaire, maître de dessin à Porrentruy, Marchand, forestier, l'abbé Spahr, l'abbé Sérasset, Feune, pharmacien, Verdat, Kœtschet, docteur en médecine à Delémont et Jules Thurmann. Le bureau pour l'année 1832 à 1833 fut composé de MM. Morel, président; vice-président Dr Verdat; secrétaire-général Jules Thurmann ; secrétaire de la section d'histoire naturelle : Thurmann ; de la section de statistique, Marchand; de la section d'histoire : Migy, père, avocat. La section d'histoire se composait de MM. Bélet, Blœsch, Elsässer, Morel, Migy, Quiquerez, Sérasset et Spahr. Des 27 membres fondateurs de la Société, tous sont descendus dans la tombe, sauf deux, appartenant à la section d'histoire, MM. les abbés Bélet, auteur de *Mémoires contemporains* inédits et Sérasset, auteur de l'*Abeille du Jura*.—Le mauvais temps ne permit pas de faire le 11 septembre les excursions projetées. On se borna à visiter le jardin du château, confié aux soins de Friche-Joset, le cabinet de fossiles jurassiques du Dr Vicat, et les riches collections du Dr Verdat. « Les membres non-résidants quittèrent Delémont, vivement satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu de MM.

les membres de cette ville, et ayant acquis le droit de *bien augurer de l'avenir d'une Société commencée sous des auspices si bienveillants.* » Cependant la Société ne se réunit plus. Les luttes politiques un instant suspendues, devinrent plus vives, et la politique prit derechef le pas sur la science. On eut un rayon de soleil dans un ciel sombre. En lisant la description de cette belle fête dans le *Bulletin* unique que la Société publia, nous nous rappelons ce que dit Thiers d'une journée mémorable de la Révolution française : « La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était commencée. »

Il y eut encore dans le Jura, une autre circonstance où fut consacrée l'union des esprits et des cœurs : c'est en 1834, à l'arrivée des Polonais. Ces martyrs de la liberté furent partout accueillis comme des frères. A Delémont comme à Porrentruy, ils reçurent la plus cordiale réception; c'était à qui leur ferait fête, à qui leur offrirait l'hospitalité. Un ancien officier du génie, ami de défunt M. l'ingénieur Ber, demeura près de deux ans à Bellerive, dans la famille Quiquerez; il était de la maison, de moitié dans toutes les parties de plaisir que faisaient les deux frères, Louis et Auguste. Un jour (en 1834) que ce dernier revenait de Delémont avec M. Rohrbach, le cheval prit le mors aux dents, la voiture fut renversée et brisée. Jetés brusquement sur la route, le Polonais en fut quitte pour quelques contusions, mais son compagnon, qui était tombé sur un tas de grosses pierres, reçut à la tête une blessure grave. Transporté chez lui sans connaissance, il resta huit jours entre la vie et la mort, et garda le lit plusieurs mois. Il se ressentit de cette chute plusieurs années; bien qu'aucun organe du cerveau n'eut été lésé, il lui attribuait la surdité et la faiblesse de vue, qui l'incommodaient si fort sur le déclin de ses jours, en le rendant forcément membre passif des Sociétés auxquelles il était si heureux de prendre une part très-active.

Loin de s'améliorer, la situation dans les districts catholiques devenait chaque jour plus critique. La question politique se compliquait de la question religieuse. Les luttes entre partis en devenaient plus vives, plus *acharnées*. L'année 1835 vit se fonder un journal conservateur, l'*Ami de la justice;* les libéraux qui possédaient déjà depuis 1832 l'*Helvétie*, lui opposèrent un nouvel organe, *Le Jurassien*, méchante feuille, écrite avec esprit, mais qui eut le grand tort d'ouvrir la voie aux attaques personnelles et d'employer contre ses adversaires l'arme du ridicule, si facile à manier par nos compatriotes de race gauloise. Cinquante ans se sont écoulés et le mal subsiste toujours dans notre pays; de là vient la déconsidération où est tombée au-dehors du cercle étroit de nos humbles clochers, la presse jurassienne. Auguste Quiquerez ne refusa point sa collaboration au *Charivari* bruntrutain; seulement il se réserva le feuilleton. Le n° 1, qui parut le 27 juin 1835, débuta par le *Château de Pleujouse*; on y célèbre les exploits galants et bachiques des moines de Lucelle. Il donna encore cette année *les Moustaches*, dont la scène se passe au château de Morimont, et le *Château de Roche d'Or*, légendes dans le même style.

C'est indiquer le courant que la polémique avait imprimé aux esprits. Que sera-ce lorsqu'en 1836 le Grand conseil aura voté les articles de la Conférence de Baden; que le Conseil-Exécutif, à la suite de la plantation d'arbres de liberté ou de religion dans le Jura catholique, aura décrété l'occupation militaire, la suppression de l'*Ami de la justice* et l'arrestation de M. le curé Cuttat et de ses vicaires, MM. Spahr et Bélet? quelle position sera faite aux libéraux?

Bellerive était particulièrement à l'œil. Le colonel Louis Quiquerez avait voté au Grand-Conseil, avec ses collègues, les conférences de Baden; son frère Auguste était patriote et persifflait les moines. Nous ne rappellerons pas les avanies dont ils furent l'objet dans ces tristes jours; nous voulons seulement expliquer la raison d'être

de *Jean de Vienne ou l'Evêché de Bâle au XIV siècle*, publié quelques mois plus tard à Porrentruy. Changez les dates et vous ne comprendrez rien à cet ouvrage. C'est un roman *politique*, dirigé contre le clergé, qui était entré en lice, rude et dangereux champion. Jean de Vienne, un des plus mauvais princes qu'ait possédés l'Evêché de Bâle, prodigue, bataillard, cruel, faisant brûler de gaité de cœur la ville de Bienne, était un maître type auquel un romancier pouvait sans trop de peine accorder bien d'autres vertus analogues. Un vrai feuilleton du *Jurassien*, mais en volume. Nous ne parlerons pas du style, et pour cause. Ce roman fit scandale, comme le *Juif-errant* en France, dix ans plus tard. Cependant ce livre renferme bien des renseignements curieux sur l'époque, les notes en sont intéressantes et les personnes qui s'occupent de l'histoire du pays, ne le liront pas sans en retirer quelque fruit. La crise religieuse de 1873 a tiré *Jean de Vienne* de l'oubli où il était tombé depuis longtemps, on le publia alors en feuilleton dans une Gazette de la Suisse allemande.

Vers cette époque le nom d'Auguste Quiquerez est attaché à une publication d'un genre bien différent : ceci nous ramène dans une région plus sereine. Les touristes qui faisaient toujours avec plaisir la course de Bâle à Bienne, ne pouvaient plus emporter un souvenir de cette promenade charmante. Les albums de Henzy, du doyen Bridel, de Villeneuve n'étaient plus dans le commerce, on les rencontrait rarement chez les antiquaires. C'est pour combler ce vide que la maison Schreiber et Walz, de Bâle, publia un *Recueil de vues prises sur la route de Bâle à Bienne par l'Ancien Evêché, gravées à l'aquatinte d'après les dessins de Winterlin et L. Bourcard, accompagnées d'un texte explicatif par Auguste Quiquerez.* Juger le travail des artistes bâlois n'est pas notre fait, disons seulement que les connaisseurs trouvent ces gravures dignes de figurer à côté de celles qui ont paru antérieurement. Cet album est devenu rare, nous le recommandons aux

amateurs. Chaque gravure est accompagnée d'une ou deux pages de texte, suivant l'importance du sujet, comme dans Bridel. Nous donnons ici la note relative à la vue du Vorbourg ; on pourra juger tout à la fois du style d'A. Quiquerez et de sa manière d'interpréter une œuvre d'art :

LE VORBOURG.

« De Lauffon à Soyhière on parcourt une vallée sauvage resserrée par les montagnes et traversée par le lit tortueux de la Birse. Près de ce dernier village, sur la rive gauche, le donjon de l'antique Sogern rappelle une foule de faits historiques trop longs à détailler ici.

« Plus loin s'ouvre la *cluse* de Bellerive, arrosée par la Birse, connue par ses bains minéraux, enfermée par un cercle de rochers de formation géologique très-remarquable, couverts de plantes rares, et hérissés de ruines des anciens temps.

« Ce vallon offre un intérêt tout particulier aux recherches des géologues, des naturalistes ou des archéologues.

« Le Vorbourg, sa chapelle gothique, et le vieux château qui le domine, ont à leur tour formé le sujet d'un tableau pittoresque que l'artiste a dessiné du côté du midi, là, où les Meuron, les Villeneuve, les Juillerat, les Birmann avaient déjà exercé leurs pinceaux, où tant d'autres ont enrichi leur album de ce charmant paysage.

« L'importance des monuments que renferme cette étroite enceinte, exigerait un ouvrage spécial au lieu d'une page ; on pourrait lui consacrer un livre entier, et non pas une notice.

« La montagne du Vorbourg, dans des temps bien reculés, était le boulevard de cette partie du Jura. Les anciens Rauraciens et après eux les Romains la fortifièrent pour protéger le chemin d'Augusta Rauracorum qui la traversait. Elle servait de limite entre les Bourguignons et les Allemands belliqueux établis sur les bords du Rhin. Les premiers y bâtirent une forteresse non loin de celle des Romains, rasée par les Barbares. Le donjon actuellement existant en était le fort avancé.

« Dans le moyen-âge, un noble baron habitait le Vorbourg. Un pape, en 1409, Léon IX, consacra la chapelle du châtelain, et le souvenir de cette consécration est conservé dans cette église même par un vieux tableau souvent restauré.

« Le temps, les tremblements de terre, la main des hommes, ont passé sur ces monuments ; tout a péri, et la tour orgueilleuse qui menaçait la contrée, et le fier baron qui la rançonnait. Des pins s'élèvent sur ces murs crevassés, la mousse et le lierre tapissent ces tours abandonnées, tandis que l'humble chapelle est restée debout, respectée par les hommes et le temps, et sert encore de pélérinage à la Vierge Marie, qu'on y vénère.

Auguste Quiquerez était destiné à revêtir des fonctions publiques. Elu membre du Grand-Conseil par le collège électoral des Deux-Cents, en 1837, il fit partie de ce corps jusqu'à la chute du gouvernement Neuhaus en 1846. On sait les différends qui surgirent entre le puissant avoyer et Xavier Stockmar, et comment le Grand-Conseil, dans sa séance orageuse du 24 juin 1839, donnant gain de cause au député de Bienne, frappa d'ostracisme l'*homme du Jura*. Dix mois d'agitation dans le Jura catholiqne furent la conséquence de ce coup d'état ; le pays ne fut rendu à la tranquillité, que lorsque le tribun populaire prit volontairement le chemin de l'exil, le 2 avril 1840. Le pouvoir reconnut le service que lui rendait cet ardent patriote, en le décrétant d'un mandat d'amener et en lui intentant un procès de haute trahison : ce *procès-monstre* tomba avec le régime de 1831. Durant cette crise le parti libéral se scinda. Auguste Quiquerez avec le préfet Choffat et Jules Thurmann s'inclinèrent devant la chose jugée ; ils ne voulurent pas rompre avec Berne. Au Grand-Conseil du reste, A. Quiquerez, qui n'était pas orateur, aborda rarement la tribune ; son vote était assuré à la politique gouvernementale. En dehors des séances, le savant qui n'aimait ni jouer, ni fumer, ni fréquenter les cafés, comme la plupart de ses collègues, passait son temps à la bibliothèque, prenait des notes, consultait la riche collection Bongars, copiait les chants en langue romane qui figurent dans *Bourcard d'Asuel*. Par un beau temps, il visitait les environs ; l'archéologue, aussi bien que le géologue et l'agronome, trouvaient leur compte à ces courses pédestres.

Le 1er juillet 1838, le Grand-Conseil nomma encore Auguste Quiquerez préfet de Delémont; il occupa de même ce poste jusqu'à la révolution de 1846. Deux faits saillants marquèrent son administration. D'abord les soins donnés à l'économie forestière des communes du district, qui laissait immensément à désirer. La libre exploitation des bois, autorisée en 1833, amenait des conséquences désastreuses. Sans souci de l'avenir, sans s'inquiéter des suites qu'entraînait, tant au point de vue climatologique qu'à celui de la richesse publique, un déboisement immodéré, chacun coupait, faisait table rase, et ne songeait qu'à réaliser le plus d'argent possible. En vain des spécialistes distingués, Kasthofer et Marchand donnaient-ils des avis salutaires; en vain on publiait les Considérations qui expliquaient l'esprit de la nouvelle loi; nul ne les écoutait; l'amour du lucre passait avant tout. Enfin le gouvernement intervint; on régla l'aménagement rationnel des forêts et statua contre les délinquants; mais il était difficile de déraciner le mal. Les préfets de Delémont et Porrentruy procédant avec énergie, forcèrent les communes récalcitrantes de s'exécuter. Ils réussirent, après avoir pris des mesures rigoureuses; mais ils payèrent cher ce service inappréciable rendu au pays. Les communes et les citoyens qui se croyaient lésés dans leur droit de propriétaires, firent de ces actes d'utilité publique une arme contre l'autorité et ses représentants; ils s'en vengèrent lors des élections de 1846.

Le district de Delémont n'avait point d'hôpital; les six lits que l'Etat payait à l'hospice de Porrentruy pour ses ressortissants étaient en nombre insuffisant; puis, dans des cas urgents, la distance était encore un obstacle aux soins prompts à donner aux malades. Auguste Quiquerez songea à doter ses administrés d'un établissement de ce genre. Il y travailla près de dix ans, ne ménageant ni peines, ni démarches, auprès du gouvernement et des communes de Delémont et de Laufon, auxquels il adressait un rapport pressant en 1845. Il fit si bien que

cette œuvre philantropique réussit; il eut la satisfaction d'organiser lui-même l'hôpital et d'y installer les sœurs hospitalières venues de Porrentruy, leur maison mère.

Disons encore qu'en 1840, Auguste Quiquerez n'exploitait plus lui-même toute la propriété de Bellerive. Après la mort de sa mère, il avait affermé ce bien et était rentré dans la maison paternelle où vivait sa sœur aînée, Mlle Geneviève Quiquerez, femme de tant d'esprit et d'un si noble cœur, qui partagea jusqu'à ses derniers jours la vie de famille de son excellent frère. Le préfet n'habitait pas Delémont, il y passait seulement la journée; il ne renonça point complètement à l'agriculture, il se réserva le jardin, le pré attenant à la combe du château, où il pouvait toujours satisfaire ses goûts agricoles.

Nous avons hâte de revenir à la vie scientifique d'Auguste Quiquerez. Nous préférons garder le silence sur les événements de 1846, l'ingratitude dont il fut l'objet de la part d'une partie des libéraux, son exclusion du Grand-Conseil et de la préfecture par une coterie politique. Notre compatriote avait fait son temps, il n'appartenait pas à la jeune école. Finissons cette page écœurante en rappelant le jugement porté sur cette époque par Auguste Quiquerez lui-même : « Les luttes de 1846 ont préjudicié grandement au libéralisme du Jura, parce que les jeunes gens ont voulu écarter les vieux; aussi la réaction de 1850 a été le résultat de cette scission. Lorsqu'un édifice a besoin de supports, il ne faut pas craindre de mêler du vieux bois avec du jeune, pourvu que par là on prévienne la ruine. La raideur du vieux bois compense l'élasticité du jeune, et les deux forces combinées ne sont pas de trop à l'heure du péril. »

IV

Ni les rudes travaux de la campagne, ni ceux de l'administration ne détournaient Auguste Quiquerez de sa

voie naturelle, l'étude des hommes et des choses de son pays; il en fut heureusement ainsi jusqu'à la fin de sa longue carrière. Le magistrat n'était jamais tellement occupé, qu'il ne trouvât quelques heures disponibles pour ses travaux aimés. Levé de bon matin, dans toutes les saisons, il utilisait les premières lueurs de l'aube, à écrire des lettres, à transcrire ses notes et observations de la veille. Il étendait le cercle de ses relations. En octobre 1839, il est reçu membre correspondant de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. En 1841, de concert avec le professeur Trouillat, il obtient du gouvernement la réintégration à Porrentruy, des archives de l'ancien Evêché de Bâle, qui, après maint voyage en Suisse, en Allemagne et en France, gisaient, depuis 1816, à Berne, dans la poussière, perdues pour la science et pour le pays. Ayant appris la même année, la mort de l'ancien procureur-général Scheppelin, il se rendit à Arlesheim, et acheta la collection de portraits des Princes-Evêques de Bâle, de Christophe de Blarer à Xavier de Neveu, pour le compte de l'hospice du château de Porrentruy, créé récemment, grâce à l'initiative d'un autre préfet éclairé, Joseph Choffat; c'est la collection qui orne aujourd'hui la salle du Conseil de cet établissement.

En 1842, Auguste Quiquerez mit à profit ses recherches dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie, poursuivies sans relâche depuis vingt ans, pour rédiger un nouvel ouvrage qui parut au commencement de 1843, en 2 vol. in-8, sous ce titre : *Bourcard d'Asuel, légende du 13e siècle. Ancien Evêché de Bâle.* C'est un pendant à *Jean de Vienne.* Il excita les mêmes colères et provoqua les mêmes approbations dans nos contrées. L'épigraphe en est tiré du bibliophile Jacob (Roi des Ribauds) : « Voici un livre où l'histoire est tellement incorporée dans le roman et le roman dans l'histoire, que moi-même je n'oserais distinguer la part du vrai ou du faux. Ce n'est pas une histoire, est-ce un roman? » Ce livre, autour duquel s'est fait tant de bruit, car son apparition eut la portée d'un

événement politique, s'il est peu lu de nos jours, mérite cependant qu'on s'y arrête. Comme notre analyse pourrait être suspecte, nous préférons copier le *prospectus* que nous avons sous les yeux :

« Le héros, Bourcard d'Asuel, est un personnage tel que nous en offre l'histoire du moyen-âge : c'est un chevalier élevé dans la crainte de Dieu et dans une aveugle confiance dans les moines de St-Bernard, ses voisins, mais qui n'avait pas moins de pensers tout mondains. La puissance des moines était grande et leurs manœuvres pour accumuler des richesses avaient alors plus de succès que de nos jours ; aussi se servirent-ils habilement de leurs avantages pour usurper des domaines de Bourcard d'Asuel. Un voyage du chevalier à la Terre-Sainte, habilement préparé, laissa sa noble dame, une blonde châtelaine, exposée à l'ennui du veuvage. Il se trouva parmi les conventuels qui, littéralement parlant, vivaient dans une crasse ignorance, un moine érudit qui joue ici un grand rôle. Aussi, au retour de Bourcard d'Asuel de la Terre-Sainte, on voit se révéler d'étranges choses. Un troisième personnage apparaît dès le commencement de ce récit : c'est une intéressante jeune fille, délaissée d'une coupable mère et qui devient victime de la séduction. Tandis que la justice des hommes s'exerçait sur cette infortunée, celle de Dieu frappait le moine Hélinaud, et enfin Bourcard d'Asuel périssait sous les coups d'un ennemi inconnu. Sa mort mystérieuse rappelle ces assassinats qui effrayent d'autant plus les hommes que les coupables échappent à la vindicte publique. »

Il y en avait là assez, on en conviendra, pour soulever un orage au lendemain des Conférences de Baden et des troubles de 1840. Toute question d'art à part, l'auteur était-il bien inspiré, en donnant aux personnages du 13e siècle, leur propre forme et *leur propre langage* ? Bien peu de personnes et même des lettrés, comprenaient alors la langue des trouvères ; il en est ainsi encore de

nos jours. C'était s'aliéner une partie du public qu'alléchait un sujet digne de figurer dans les *Cent nouvelles nouvelles*? Pourtant ce livre, comme *Jean de Vienne*, mais à un plus haut degré, a une valeur réelle. Les notes et l'Appendice en seront toujours consultés avec fruit. La dissertation sur les lettres de franchises des villes de l'Evêché, les recherches sur les templiers, la notice sur les arbres historiques du Jura, se recommandent aux amis de l'histoire. Auguste Quiquerez publiait en 1843 des documents complétement inédits; car on ne possédait pas à cette époque les *Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle.* — Ce livre fut plus apprécié hors du Jura que dans le pays; il valut à son auteur d'être reçu en octobre 1843, membre honoraire de la société des antiquaires de Zurich, et en 1847 membre correspondent de la société des antiquaires de France; toutefois les *Revues* de Paris, auxquels des amis s'adressèrent pour la reproduction de ce roman, déclinèrent des offres complètement désintéressées.

En 1844, on célébrait à Bâle l'anniversaire de la bataille de S. Jacques et le tir fédéral. Les fêtes réunirent dans cette ville une foule considérable. Il parut plusieurs écrits de circonstance, entr'autres : *Le Combat de S. Jacques sur la Birse, 26 août 1444* (in 8), par A. Quiquerez. Cet auteur publia, quelques mois plus tard dans les *Mittheilungen* de la société des antiquaires de Zurich, une note sur les *Monuments celtiques et romains dans l'Evêché de Bâle*, (in 4 avec planches) première étude sérieuse dans le domaine archéologique, concernant nos contrées.

Auguste Quiquerez quitta la préfecture de Delémont dans l'été de 1847. Le nouveau gouvernement ne voulut point priver l'Etat des services que pouvait lui rendre encore cet homme distingué. Il l'adjoignit à l'ingénieur des mines du canton, M. Beck, et ses attributions devaient s'exercer dans le Jura bernois. Notre collègue s'occupait aussi de géologie, de métallurgie et de statis-

tique; les fonctions qu'il était appelé à remplir rentraient donc dans le cercle de ses études; elles profiteraient à la science qu'allaient enrichir les recherches longues et patientes de cet infatigable travailleur. Sa place ne fut pas une sinécure. Souvent il passait cent jours par an dans les minières, quelques-unes à 300 pieds de profondeur; le soir, de retour chez lui, il consignait ses observations et préparait les matériaux des ouvrages importants qu'il publia sur la matière.

Cependant la *Société de statistique des districts du Jura* renaissait à Porrentruy, à la voix de Stockmar et de Jules Thurmann qui en avaient fait partie, sous le nom de *Société Jurassienne d'émulation.* C'était le 11 février 1847. Les 13 membres fondateurs, après avoir voté un règlement d'organisation, constituèrent un bureau. La présidence fut dévolue à J. Thurmann. Le premier acte de l'association nouvelle fut d'adresser aux hommes d'étude du Jura des circulaires en les engageant à coopérer à ses travaux. Une vingtaine d'adhésions parvinrent des divers districts du Jura : citons notamment le doyen Morel et Auguste Quiquerez. La société jurassienne vécut deux ans dans une demi-obscurité, tenant des réunions mensuelles, dont tous les trois mois les comptes-rendus paraissaient dans l'*Helvétie* ou dans la *Revue suisse;* elle patronnait les publications de ses membres, ne voulant affronter le public qu'avec un contingent de travaux affirmant sa vitalité. En 1849, le nombre de ses membres s'élevant à 47, elle se crut autorisée à convoquer une réunion générale à Delémont, le 2 octobre. Bien lui en prit. 14 membres étaient présents; de plus 14 adhésions. La présidence de la séance fut déférée à Auguste Quiquerez qui déposa sur le bureau ses *histoires* manuscrites *d'Asuel, de Sogren et de Vorbourg,* et ses *Monuments de l'époque celtique et romaine dans l'ancien Evêché de Bâle*, expliqua sommairement la nature de ces divers travaux et fit part du fruit de ses dernières recherches archéologiques. D'autres intéressantes commu-

nications suivirent, embrassant l'histoire, la littérature, la géologie, la botanique et les beaux-arts, spécimens du champ d'études qu'on s'était tracé. Après le banquet servi à l'hôtel de Bellerive, où régna la plus grande cordialité, Aug. Quiquerez fit à la société les honneurs de son château de Soyhière et de sa belle collection d'antiquités. La nuit venue, on se dit adieu. « Chacun retournait chez soi joyeux, confiant en l'avenir. » Cet espoir ne fut pas déçu. Peu de jours après, les sociétaires de Courtelary et de Delémont avaient constitué des sections; celle de Delémont choisit pour son président, Auguste Quiquerez, à qui de droit revenait cet honneur.

Plusieurs sociétaires délémontains avaient, à la réunion du 2 octobre, demandé que la Société jurassienne d'émulation s'adjoignît une section d'agriculture. Cette proposition ayant été accueillie, la section se réunit dans la même ville, le 14 octobre; elle chargea une commission d'élaborer un projet de règlement qui fut voté à l'unanimité des vingt membres présents dans une assemblée subséquente, tenue le 4 novembre. La *Société jurassienne d'agriculture* eut une durée éphémère et ne donna d'autre signe de vie que la publication d'un extrait du travail de M. Limouzin-Lamothe, sur *les engrais et leur conservation* (1850).

Auguste Quiquerez fut le membre le plus actif de la Société jurassienne d'Emulation. Les *Coups-d'œil* et les *Actes*, qui ont paru depuis trente ans, témoignent de sa fécondité. Tous les volumes renferment de lui des mémoires parfois très-étendus sur les sujets les plus variés, mais principalemont historiques. Aucune réunion annuelle ne se passait sans qu'il y apportât son tribut. Il présida encore les séances générales tenues à Delémont en 1855 et en 1871, et prit pour texte de ses discours d'ouverture : *la Chasse dans l'évêché de Bâle*, puis *le Vorbourg et Delémont*. Il nous est impossible de relater toutes les publications de notre compatriote, leur nombre est *légion*. Le catalogue qu'il en a dressé en 1876,

porte les ouvrages ou rapports imprimés à 203 et les manuscrits à 21 ; parmi ceux-ci 13 volumes in-folio. *Les Monuments de l'Evêché de Bâle* ouvrent la série : en tête, *Les châteaux de l'évêché de Bâle* avec les plans, vues diverses, armoiries, sceaux, généalogie de leurs possesseurs, et pour chacun, une notice historique d'après les documents (4 vol. in-folio de 3000 pages, renfermant 470 planches). Un autre manuscrit non moins remarquable, n'ayant pas moins de 770 pages est l'*Armorial de l'Evêché de Bâle* avec texte sur la puissance temporelle des Evêques, sur leurs grands officiers, sur les fiefs nobles, les Etats de l'Evêché, les monastères, comprenant 850 armoiries coloriées, 224 sigilles, frontiscipes, etc. Citons en outre les manuscrits sur l'*Eglise de Grandval*, VII siècle, et celles de *St-Imier* et de *S. Ursanne*, Xe siècle, avec 55 planches ; sur *Asuel* (37 planches), les châteaux de *Sogren* et de *Vorbourg* (32 planches).

Les sociétés suisses et étrangères se disputaient l'honneur de compter Aug. Quiquerez parmi leurs membres correspondants ou honoraires. C'est ainsi qu'il fut admis successivement dans les sociétés d'histoire de Berne (1846), de la Suisse romande (1846), de Bâle (1849), de Neuchâtel (1866). Il fit encore partie des sociétés d'Emulation de Montbéliard (1851), du Doubs (1864), de la société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace (1864), de l'Institut national genevois (1864), de la société helvétique des sciences naturelles (1853), de la société d'histoire naturelle de Colmar (1866), de la société académique de l'Aube (1860), de Lyon (1863), de la société d'agriculture des sciences et arts de Poligny (1862); de la Société d'agriculture de la Suisse romande (1862), qu'il présida en 1865 ; de la société des sciences industrielles de Lyon (1866), de la société des forestiers du Jura (1871) ; il fut nommé aussi membre correspondant de la commission de topographie des Gaules (1866) et de la société des travaux historiques de France (1867).

Ces distinctions n'étaient point pour le savant Juras-

sien un vain titre ; il se croyait obligé de rendre en travail l'honneur qu'on daignait lui faire. Les Mémoires de la *Société d'émulation du Doubs* renferment de lui huit notices historiques ; ceux de la *Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace* 7. Collaboration plus active encore à la *Revue d'Alsace* (16 notices); au *Musée neuchâtelois* (15) et à l'*Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses* (32). Il suffit de nommer le *Jura* et l'*Annuaire du Jura*, pour remettre en mémoire les communications nombreuses et variées dues à sa plume, toujours au service du pays. Parlerons-nous encore des notices fournies au *Journal d'agriculture de la Suisse romande*, à l'*Economie rurale? etc.* Cette énumération prolongée deviendrait fastidieuse, et pourtant elle seule donnerait une idée exacte de la variété des connaissances et de la prodigieuse activité du solitaire de Bellerive.

En écrivant cette biographie, nous comptions suivre d'année en année Auguste Quiquerez dans toute sa carrière, le montrer, sa correspondance en main, traitant des sujets divers, passant de l'un à l'autre, pour *se distraire*, quittant l'archéologie pour l'agriculture, le moyen âge pour la métallurgie; toujours en haleine, toujours en course ou à sa table de travail. Voulez-vous juger de l'emploi d'une semaine au cœur de l'hiver? lisez ces lignes écrites le 12 décembre 1852 :

»Par exemple, j'ai encore quelques coupes de terrain à faire, avant de vous envoyer mon travail sur le *Keupérien*. Mais les jours sont si courts et ma table tellement chargée de plans, que je ne trouve ni tems, ni place pour faire ces coupes. »

« Lundi dernier, j'étais à St-Ursanne occupé à dessiner et mesurer dans l'église; mercredi, à Liesberg, mesurant et reconnaissant des antiquités romaines; jeudi, à Delémont, aux minières; vendredi, à Moutier, dessinant, mesurant, récoltant des traditions —; samedi, sous terre et pataugeant dans les boues profondes et incroyables de la commune de Courroux. Ce matin, depuis 4 heures, la

plume à la main. A 8 heures, je serai à la messe à Delémont; à 9 heures, chez l'ingénieur-vérificateur du cadastre pour copier un plan de Moutier. A 1 heure, il m'arrive des mineurs pour faire leurs comptes annuels, et ce soir, Dieu sait si ma plume trottera de l'encrier au papier et du papier à l'encrier, Mais j'ai une recette d'encre excellente, comme vous voyez. »

» En voilà assez pour une chandelle qui expire dans le suif fondu et me permet à peine de vous dire à revoir, pendant que la cloche du Vorbourg sonne l'Angelus et me dit qu'on peut déjà distinguer la couleur d'un chat à dix pas, ce qui était la consigne de la sœur tourière de la Visitation de Fribourg, pour savoir à quelle heure il fallait sonner l'Angelus... »

Quinze ans plus tard, c'était encore le même genre de vie, la même besogne incessante; et il en sera ainsi jusqu'à sa fin. Il nous écrivait le 31 janvier 1867: « Plus je viens vieux et plus j'ai de travail et surtout de travail ingrat. Mais c'est le sort ordinaire des piocheurs. De toutes parts on me demande des renseignements, des notices, des travaux; on m'envoie des brochures, etc., et on n'ose pas faire autrement que de fournir les documents demandés, ce qui coûte parfois bien des recherches. »

» Toutes les Sociétés qui m'ont agrégé, commencent à me peser; elles forment un lourd impôt, et l'on ne sait plus comment se tirer de là... »

La longueur de cette notice nous force donc à retracer à larges traits les travaux du savant Jurassien, en les classant sous des rubriques spéciales, ne signalant plus particulièrement que les œuvres d'une importance exceptionnelle. Chemin faisant, nous assignerons la date de ces études diverses. Ce coup-d'œil d'ensemble permettra au lecteur de s'orienter dans le labyrinthe des publications multiples et variées du Dr Quiquerez.

V

La première place appartient à l'*archéologue* et à l'*historien ;* c'est dans ce domaine qu'il s'est créé les titres les plus durables à la reconnaissance publique. Par là, il a conquis dans la science un nom qui passera à la postérité. Pendant soixante ans consécutifs, de 1822 à 1882, Auguste Quiquerez parcourt ce vaste champ d'investigations depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours.

Prenant l'homme dès son apparition dans nos contrées, il croit reconnaître des débris de son *industrie* dans la vallée de Bellerive, *à l'époque quaternaire* (1874). Son beau livre : *De l'âge du fer* (1866) nous le montre à cette époque établi sur tous les points du Jura, car on retrouve des anciennes forges aux Franches-Montagnes, dans les vallées de St-Imier et de Moutier, au val de Delémont. Viennent les temps historiques; les périodes celtique et romaine, quelle mine riche pour l'explorateur! Chaque jour il découvre un filon nouveau, aussi les notices se succèdent, bien curieuses chaque fois, témoins les *Souvenirs et traditions des temps celtiques* (1856), *Milandre, La fée Arie* (1869); et toutes ces découvertes, fruit de recherches longues et fructueuses, se condensent dans le *Mont-Terrible* (1862), et surtout dans la *Topographie d'une partie du Jura oriental à l'époque celtique et romaine,* avec 16 planches et une magnifique carte archéologique, qui sera pour les amis de l'histoire, ce qu'est celle de Thurmann pour les géologues. Si le premier de ces ouvrages, que fit naître la question toujours controversée de l'emplacement du champ de bataille où César battit Arioviste, emplacement que l'auteur, après Dunod, Trouillat et Vautrey, mais appuyé sur des motifs plus probants, croit reconnaître dans la plaine de Courgenay; si le premier de ces ouvrages, disons-nous, est intéres-

sant pour connaître aussi les établissements romains dans l'Ajoye, les vallées de Delémont, de Laufon et de Moutier, le second, un des meilleurs de A. Quiquerez, outre qu'il complète le premier, a une plus haute portée : il résume les travaux archéologiques faits jusqu'en 1874, décrit l'un après l'autre plus de 200 localités, qu'a visitées à maintes reprises ce pionnier de la science : voies de communication, camps, castels, villas, tumuli, rien ne lui a échappé ; les monnaies, les antiquités, il les a soigneusement recueillies et classées dans sa belle collection de Bellerive. Auguste Quiquerez, dans ses recherches, procède avec ordre et méthode, suit les couches historiques, nous montre le romain anté sur le celtique, le moyen-âge sur le romain, et les établissements importants occupés de siècle en siècle par les peuples qui envahissent nos contrées et y fixent leur demeure. Certes, une étude si considérable n'est pas à l'abri de toute critique. On pourra contester telle étymologie douteuse, telle station aventurée, mais l'ensemble de ces travaux constituera toujours le plus beau monument archéologique du Jura.

Le moyen-âge aussi a été l'objet des investigations d'Auguste Quiquerez, c'est même par là qu'il a commencé ; mais son ouvrage capital, l'*Histoire des églises et des châteaux du Jura bernois*, dont nous avons déjà parlé, est resté manuscrit. Cependant il en a détaché des fragments souvent étendus, qui ont paru dans les *Actes* de la *Société jurassienne d'émulation* ou dans des recueils analogues. Qu'il nous suffise de rappeler la description de l'ancienne abbaye de *Moutier-Grandval* (1870), la notice sur les *Tombeaux mérovingiens découverts* dans cette église (1874), une étude architecturale sur l'église de *St-Ursanne* (1868) ; les notices ou descriptions des châteaux de *Morimont* (1864), *Liebstein* (1865), *La Bourg* (1866), *Blockmont* (1869), *Landskron* (1869), *Montjoie* (1874), *Erguel* (1867), *Asuel* (1857), etc. Quatre travaux méritent encore une mention particulière : l'*Histoire des comtes de Ferrette*

(1863), l'*Essai sur l'histoire des comtes de Sogren* (1863), l'*Histoire de la ville et du château de Porrentruy* (1870) et celle de *Delémont* et du *Vorbourg* (1872). Auguste Quiquerez a été des premiers à étudier et à faire connaître les *constitutions et rotules des églises de l'ancien Evêché* (1856), les us et coutumes du pays, à nous renseigner sur l'ameublement des vieux châteaux, bref, sur tout ce qui regarde les hommes et les choses à cette époque. Pourquoi faut-il que le savant nous ait dit adieu avant l'apparition de cet *Armorial de l'Evêché de Bâle*, si impatiemment attendu par les amis de l'histoire, et propriété actuellement du Musée de Bâle? Pourquoi aussi la question financière a-t-elle empêché la publication du *Recueil des vues photographiques prises dans l'ancien Evêché de Bâle*, par E. Quiquerez, texte par son père, l'infatigable travailleur. Une souscription ouverte pour les *Villes et principales localités* n'aboutit point. Comme il eût été intéressant de posséder ces 4 livraisons, nous donnant les vues de Porrentruy (ville et château), St-Ursanne (ville et église collégiale), Bienne, Neuveville, Pierre-Pertuis, St-Imier, Delémont, Moutier, Laufon, du Vorbourg, des abbayes de Bellelay, Lucelle, Beinweil et Notre-Dame-de-la-Pierre! Si le public avait, en 1862, accueilli favorablement cet appel artistique, nous aurions eu un second album jurassien complétant le premier et nous donnant encore les vues de 28 châteaux; photographies d'une splendide exécution, avec un texte d'une valeur incontestable. Cette œuvre réellement artistique est achevée, puisse-t-elle voir le jour! quel plus beau souvenir pourrions-nous avoir de notre compatriote.

La fin du *moyen âge* fut marquée par les guerres de Bourgogne où s'exerça la vaillance des Suisses. Auguste Quiquerez trouva moyen d'ajouter quelques pages à cette histoire glorieuse. Il nous a représenté les *hommes de l'Evêché de Bâle à la bataille de Morat* (1876) et a décrit l'*artillerie conquise par les Neuvevillois à Morat et à Grandson* (1854).—Si nous passons aux temps modernes, ses études

sont aussi nombreuses. Inutile de nommer l'*Histoire des Troubles dans l'Evêché de Bâle en 1740*, sombre tableau d'où se détachent les imposantes figures de Pierre Pequignat et du maître-bourgeois Choulat, et l'*Histoire de la Révolution de 1791 dans l'Evêché de Bâle*, tragédie aux actes émouvants, qui nous fait assister successivement aux dernières heures d'une Principauté neuf fois séculaire, à la création de la République rauracienne, à la Constitution d'un département français, le Mont-Terrible, moins éphémère il est vrai, mais à vie bien courte, puis à la réunion définitive du pays tout entier au département du Haut-Rhin. Ces deux ouvrages puisés aux sources, ont comblé une grande lacune dans notre littérature historique; on regrette seulement que parfois l'auteur, cédant à des préoccupations d'un autre genre, se soit trop inspiré du présent: l'histoire strictement impartiale souffre de ces visées intempestives.

Une dernière place, dans cette rubrique, est due à la publication la plus récente et une des meilleures d'Auguste Quiquerez: l'*Histoire des institutions politiques, constitutionnelles et juridiques de l'Evêché de Bâle, des seigneuries de cet Etat* (1876). Cet ouvrage, comme la *Topographie du Jura oriental*, suffirait à lui seul pour asseoir la réputation de son auteur sur des bases durables. Actes, traités, franchises et priviléges, rôles et rotules des églises et des communes, coutumiers imprimés ou inédits, lois, sentences, ordonnances, mémoires, etc., ouvrages spéciaux, il a tout consulté, il n'a rien omis pour faire de ce volume le monument législatif de notre pays. Un coup-d'œil jeté sur la *table* permet de saisir l'ensemble de ce long et pénible travail. Le *livre* 1 s'ouvre par un aperçu sur l'étendue territoriale et la division géographique de l'Evêché de Bâle, ainsi que sur l'origine de la puissance temporelle des Princes-Evêques; puis il traite des droits divers du souverain. Un chapitre est ensuite consacré à l'administration de l'Etat: 1. Haut chapitre de l'Evêché, 2. Grands officiers héréditaires, 3. Conseils du Prince et

fonctionnaires publics. Un autre aux Etats du Pays.—Le *livre* II embrasse les villes et les seigneuries. D'abord, la partie de l'Evêché alliée à la Suisse : Bienne, Neuveville, Montagne de Diesse, seigneurie d'Orvin, Erguel, Moutier-Grandval. En second lieu, les Etats relevant de l'Empire d'Allemagne : Seigneurie d'Ajoye et ville de Porrentruy; Seigneurie de Delémont et ville de Delémont; Bellelay et Lucelle; Prévôté et ville de St-Ursanne; les Franches-Montagnes; enfin les Seigneuries de Franquemont, Zwingen, Laufon, la Bourg, Pfeffingen, Byrseck et Schliengen. Le dernier chapitre s'occupe de la juridiction ecclésiastique. Le livre se termine par la liste des principaux documents consultés; elle ne comprend pas moins de 8 pages in-8. Nous ne pouvons pas même donner un compte-rendu sommaire de cet ouvrage important, indispensable pour quiconque s'occupe de l'histoire du pays et doit connaître le jeu si varié de ses institutions.

Après avoir vu à l'œuvre l'*historien*, abordons le *géologue.*

La première notice que publia Auguste Quiquerez, parut en 1850 dans les *Mittheilungen* de la Société des sciences naturelles de Berne, et porte ce titre : *Sur le terrain keupérien supérieur dans la vallée de Bellerive près de Delémont.* Le savant décrit ainsi son champ d'observation : « La cluse ou vallée de Bellerive, entre Delé-
» mont et Soyhière, est formée par un soulèvement
» du troisième ordre qui a redressé tous les étages juras-
» siques et mis à découvert le liasique et le keupérien.
» C'est un cratère de soulèvement dirigé de l'Est à l'Ouest,
» commençant d'une manière peu sensible, mais se ter-
» minant au creux du Vorbourg, où l'on voit la voûte
» oolitique de la Montagne de la Chaive à 1,700 pieds au-
» dessus du niveau de la vallée.

» Aucun soulèvement du Jura bernois ne présente une

» formation aussi régulière que celui de Bellerive; d'un » seul coup-d'œil on reconnaît tous les étages jurassi- » ques, et, dans la vallée, le lias et le keuper effleurent en » plusieurs localités. C'est ainsi qu'en arrivant depuis » Delémont on peut mesurer la puissance de toutes les » formations portlandiennes, coralliennes, oxfordiennes » et oolitiques, et qu'au creux du Vorbourg, en particu- » lier, une immense avalanche a mis à découvert presque » tous les étages de l'oolite, le Marlysandtone et le lias » supérieur. » Suit la description de ce dernier groupe, au-dessous duquel commence le terrain keupérien. — Le but de cette notice est de démontrer que la division du keupérien en trois étages « le salifère ou inférieur, le gypsifère ou moyen et le supérieur, » admise par M. Marcou, dans son *Mémoire sur la formation keupérienne du Jura salinois* (1846) ne s'applique pas en tous ses détails à Bellerive. Selon Marcou, le keupérien supérieur « est caractérisé par l'*absence de gypse.* » Or, il n'en est pas ainsi dans cette vallée, comme le constatent « des faits observés, le pic à la main, et mesurés avec soin dans divers travaux. »

Cette notice fut remarquée, mais un travail de toute autre importance allait mériter à notre compatriote d'être classé parmi les géologues jurassiens. « En 1851, dit J. Thurmann, dans l'*Esquisse historique* qui sert d'introduction à son *Essai d'orographie jurassique,* M. Quiquerez établissait les rapports orographiques du sidérolitique dans le Jura bernois; MM. Greppin et Bonanomi ceux des molasses du val de Delémont » (p. 17). Le mémoire d'A. Quiquerez, intitulé, *Recueil d'observations sur le terrain sidérolitique dans le Jura bernois et particulièrement dans les vallées de Delémont et de Moutier* parut dans les *Mémoires* de la *Société helvétique des sciences naturelles.* C'est le fruit de ses *observations journalières,* depuis quatre ans, « que le gouvernement lui a confié l'inspection des mines du Jura »; elles viennent confirmer l'opinion émise par Gressly dans ses *Observations géolo-*

giques sur le Jura soleurois (1838). «M. Gressly, dit l'auteur, » dans l'introduction de son travail, est le premier qui, à » notre connaissance, ait attribué d'une manière positive » la formation du sidérolitique et des éjections plutoniques » ou semi-plutoniques, résultant du crevassement du sol » pendant les soulèvements jurassiques. Son système a » pu faire naître des controverses de la part des géolo- » gues qui n'avaient pas eu occasion d'étudier le sidéro- » litique dans les terrains jurassiques et de ceux qui ne » l'ont étudié que dans des conditions différentes, après » des remaniements du terrain, ou bien qui, ne voyant » au-dessus aucun dépôt postérieur, ont pu avoir une » opinion différente.

» Nos investigations continues dans les minières au » sein même du sidérolitique, nos recherches dans les » carrières, dans les entrailles des roches, dans les ca- » vernes, dans les cluses du Jura, nous ont mis à même » de faire des observations nombreuses concordant » presque en tout point avec les faits déjà avancés par » M. Gressly. »

Nous ne nous arrêterons pas sur ce mémoire devenu classique en géologie et suffisamment connu. Le chapitre III, qui traite « des failles et crevasses éjectives, confirme l'opinion émise par Gressly.

Auguste Quiquerez ne borna point à ce travail ses recherches sur un terrain qui lui était devenu familier. En 1853, se réunit à Porrentruy, sous la présidence de J. Thurmann, la Société helvétique des sciences naturelles. Dans la séance de la section de minéralogie et géologie, tenue le 3 août, il lut de *Nouvelles remarques sur le sidérolitique.* « Plus de trois ans, dit-il, se sont écoulés » depuis la rédaction de ces premières observations, et » cependant, malgré des recherches et des observations » journalières, dans un nombre toujours plus considé- » rable de minières, je n'ai trouvé que des faits venant à » l'appui de mes premières conclusions. » Nous ne pouvons mieux faire connaître ce travail qu'en extrayant

du procès-verbal de la séance le compte rendu de cette communication :

« M. Quiquerez lit une notice intitulée : *Nouvelles re-* » *marques sur le terrain sidérolitique du Jura bernois*, au » point de vue de la théorie de sa formation. Il trouve » que l'examen du sidérolitique en général comme dans » les détails, repousse toute possibilité d'un développe- » ment par voie sédimentaire ordinaire. Tout y est local, » d'origine partielle et isolée quoique dû à une action » commune. Celle-ci est, pour l'auteur, l'éjection de ma- » tières minérales sous forme de sources aqueuses chau- » des. — Il en voit la trace évidente dans certains tubes » que le mineur rencontre parfois; il en montre des des- » sins coloriés, ainsi que plusieurs autres, représentant » des particularités de gisements mises en évidence par » les travaux d'exploitation. M. Quiquerez offre en don » à la section deux séries d'échantillons du Sidérolitique » avec catalogues : elles sont acceptées avec reconnais- » sance pour les Musées de Zurich et de Lausanne. » » (*Actes de la S. helv. de 1853.* pag. 38.)

La pratique allait confirmer la théorie. En 1854, les *Mittheilungen* de la Société des sciences naturelles de Bâle, publiait un mémoire de M. le professeur A. Muller, *sur les mines de fer du Jura.* L'auteur y recherchait les principes de la composition chimique du sidérolitique, où se trouvait le minerai. Or, ce mémoire confirma les données émises sur ce terrain par A. Quiquerez et Gressly. « M. Muller, dit J. Thurmann, dans son Rapport sur ce » travail, admet la formation du sidérolitique par éjec- » tions; la chose lui est démontrée par l'analyse chimi- » que des matières éjectées, par plusieurs observations » géologiques, enfin par des faits analogues qui se pro- » duisent encore actuellement. Le savant bâlois regarde » l'acide carbonique comme un des principaux agents de » cette formation. »

Une distinction toute particulière prouva, quatre ans plus tard, l'estime que l'on avait en Suisse pour le *géolo-*

gue de Bellerive. La construction du tunnel du Hauenstein avait donné lieu à un procès de haute conséquence. Quand on entreprit ce travail considérable, Gressly fut chargé de l'étude des massifs à traverser; il en publia la coupe en 1853. L'ingénieur anglais ne tint pas compte des prévisions et des avertissements sérieux du savant jurassien, qui à la vérité ne payait pas de mine; rien dans son extérieur étrange, dans ses vêtements en loques et dans ses manières plus que communes, ne trahissait un esprit supérieur: c'était bien le *sauvage* Gressly chanté par son ami Cuenin et dont Neggeler nous a légué le portrait. Une commission d'experts fut nommée pour remédier au mal et rendre à la vallée de Hombourg les eaux qui s'y déversaient auparavant et alimentaient les moulins et les établissements industriels de la contrée. Furent désignés pour en faire partie les professeurs Escher de la Linth, Desor, Charles Vogt, Gressly et A. Quiquerez. Ils visitèrent le tunnel à plusieurs reprises, notamment à la mi-décembre 1858; la tâche était ardue, mais ils la remplirent à la satisfaction des intéressés; seulement la Compagnie du Central dépensa plus d'un million de francs pour rétablir le courant des eaux dans son état primitif; n'importe, l'honneur du savant jurassien était vengé!

On ne peut séparer, en étudiant les œuvres scientifiques de A. Quiquerez, le *géologue* de *l'ingénieur des mines*, car la question des mines de fer est liée intimement à celle du terrain d'où l'on extrait ce métal. Dans ce domaine, ainsi qu'en histoire et archéologie, les travaux de A. Quiquerez sont immenses; suivre notre compatriote pas à pas est impossible; contentons-nous d'une légère esquisse. En 1853, l'ingénieur adresse au gouvernement belge des *Renseignements sur les richesses minérales du Jura bernois et en particulier sur les mines de fer pisolitique*, résumé substantiel de l'état des choses. En 1854, à la suite d'une

exploitation toujours croissante, et de nouvelles demandes de concessions, surgit la question majeure de l'*épuisement des minières*. Les particuliers intéressés s'agitent, la presse s'en occupe, les mémoires en sens contraire se succèdent, le combat est engagé sur toute la ligne. Le gouvernement de Berne, appelé à se prononcer, nomme une commission chargée d'examiner de près la chose et A. Quiquerez rédigea à cette occasion un *Mémoire statistique et géologique sur les mines du Jura bernois*. Que décidera la commission? le public est dans l'attente. Les anciens et nouveaux concessionnaires de minerai, et les demandeurs en obtention de concessions ultérieures, envoient des rapports : on en prend connaissance, et la commission, après examen des pièces, se réunit in pleno à Bellerive les 19, 20 et 21 avril. Elle se composait de MM. Studer, professeur, Jules Thurmann, Beckh, ingénieur des mines du canton, plus deux membres étrangers au canton, garantie d'impartialité, Jean de Charpentier, directeur des mines du canton de Vaud, et J. Kœchlin-Schlumberger, maire de Mulhouse, géologue bien connu. M. Quiquerez fut choisi pour rapporteur. Gressly adjoint à la commission n'était pas présent, mais on avait son *Rapport géologique destiné à contrôler les motifs géologiques de l'administration*. Il rentre dans cette notice de citer ce passage du procès-verbal de la première séance.

" La Commission prend alors connaissance des nombreux plans
„ d'ensemble et de détails de toutes les exploitations, des tableaux
„ statistiques sur le passé et l'avenir des mines et des divers autres
„ documents mis à sa disposition par l'ingénieur des mines et qui
„ n'ont pu, par suite de leur multiplicité, être mis en circulation.

„ Elle exprime son étonnement à la vue du nombre et de l'impor-
„ tance de ces documents tant géologiques que statistiques, établis-
„ sant avec précision et certitude les chiffres du passé pendant une
„ période de vingt ans, et fournissant des appréciations du plus
„ sérieux intérêt pour l'avenir.

„ Elle témoigne à l'ingénieur des mines sa satisfaction à cet

„ égard, heureux de se trouver, grâce à son activité éclairée, am-
„ plement pourvue de toutes les données nécessaires, beaucoup plus
„ nombreuses et positives qu'elle n'aurait pu l'espérer, vu l'état
„ d'incurie où l'administration des mines du Jura avait été laissée
„ jusqu'il y a quelques années. Ces données sont confirmées et cor-
„ roborées par le *Rapport géologique* de M. Gressly, lequel possède si
„ éminemment la connaissance géologique du Jura suisse. Elles le
„ sont également par le *Rapport* de M. Beckh, inspecteur des
„ mines, rapport dressé à la suite de la mission que lui ont confiée
„ ses collègues, et qui consistait à contrôler les travaux de l'ingé-
„ nieur en visitant les principales minières et localités intéressant
„ les questions à résoudre.

„ La Commission reconnaît en général la vérité frappante des
„ faits constatant l'épuisement prochain des minières, épuisement
„ accéléré par l'accroissement énorme de la consommation des mi-
„ nerais, qui, dans une période de vingt ans, a plus que décuplé.
„ Elle voit que tous les documents positifs géologiques et techni-
„ ques aboutissent à ce résultat. „

En effet, d'après le *tableau du passé et de l'avenir de toutes les concessions de mines de fer dans le Jura bernois, au 1er janvier 1854*, le nombre de cuveaux exploités de 1834 à 1854 s'élevait à 870,161 et l'estimation du nombre de cuveaux qui pouvaient encore rester à exploiter, n'ascendait qu'à 1,014,000.

La commission fut unanime « à penser que, sur le pied actuel d'exploitation et de consommation, le Jura bernois ne possédait de minerai que pour un terme de 7 à 10 années, et ce dans les terrains actuellement concessionnés, et en conséquence, à reconnaître que, dans l'intérêt général du pays, il convenait de ne pas accroître les chances de rapidité d'épuisement. » La même unanimité s'établit sur les autres questions posées; les unes, de nature fort délicate, puisqu'il s'agissait tout d'abord de résoudre ce problème : « Lorsque plusieurs personnes demandent, en concurrence, la permission d'exploiter de la mine sur le même fond, à qui doit-on donner la préférence? Est-ce au propriétaire du sol, à l'inventeur ou au maître de forges? » Ce n'est pas le lieu d'entrer dans des

considérations plus étendues sur ce sujet; nous renvoyons le lecteur que la chose intéresse au *Préavis de la commission spéciale des mines du Jura, adressé au Conseil-Exécutif*, que cette autorité fit imprimer par décision du 13 juillet 1854. On y trouvera toutes les pièces du procès et l'on verra que les mémoires, tableaux statistiques et observations de l'ingénieur des mines contribuèrent puissamment à la solution de cette épineuse affaire, d'où dépendait l'avenir de l'industrie métallurgique dans notre pays. Le Conseil d'Etat reconnut les services qu'Auguste Quiquerez avait rendus dans cette circonstance. Ce dernier nous écrivait, le 31 juillet 1854 : « Le gouvernement » m'a fait remercier par la Direction des finances, et m'a » remis en reconnaissance la médaille d'argent frappée en » mémoire de la fête de Berne l'année dernière pour le » cinquième jubilé de l'entrée de Berne dans la Confédé- » ration. Le cadeau de 10 francs est fort insignifiant, » mais la lettre m'a fait d'autant plus de plaisir que je » sais qu'on m'a fort desservi près du gouvernement. »

On aurait pu croire la campagne finie, il n'en fut rien : les propriétaires de terrains changeant de positions, attaquèrent la loi même sur les mines, qui avait été refondue en mars 1853 et en réclamèrent la révision. Une motion fut faite dans ce sens et plusieurs pétitions adressées au Grand-Conseil de Berne en juin 1856. Alors parut le mémoire de M. l'avocat Feune : *Un mot sur la question de propriété des mines de fer du Jura bernois.* L'ingénieur des mines fut chargé de présenter un *Rapport* sur les pétitions et sur la *demande en révision de la loi.* Son travail, daté du 6 septembre, fut imprimé à Porrentruy par ordre de la Direction des finances (4 décembre 1856), et le gouvernement en adopta les conclusions conçues en ces termes : « Admettre le principe du droit de propriété en faveur du possesseur de la surface du sol, aux conditions restrictives reconnues par le code civil français. — Déclarer que la loi de 1853 n'a pas dépassé les limites de restriction que l'art. 552 permet d'apporter à l'exercice

du droit de propriété et qu'il n'y a donc pas lieu de réviser la loi. »

En mars 1859, le Grand-Conseil n'avait pas encore abordé la question de révision de la loi sur les mines; l'irritation des propriétaires n'en était que plus vive contre Auguste Quiquerez; sa vie même courut des dangers. Un jour qu'il devait descendre dans une minière de 150 pieds de profondeur, il s'aperçut que la corde du cuveau de descente était à moitié coupée dans le haut; sans cette découverte providentielle il eût été précipité au fond du puits. La malveillance employa toutes les armes. La presse, sans défiance, accueillit un article sur la *taupe rousse*, ce pire fléau de nos campagnes, dont il était urgent de se débarrasser. Auguste Quiquerez nous mandait à ce sujet, le 14 février 1859 : « J'ai bien du souci et du » travail. Vous aurez peut-être lu, sans y prendre garde, » *un avis aux taupiers*, dans le n° 5 du *Jura*, sans vous » douter que c'était ma tête qu'on mettait à prix, mais ici » personne ne s'y est trompé, et la chose a fait assez de » bruit pour que j'aie porté plainte contre l'auteur avoué, » ou prenant le fait sur son compte à la décharge du vrai » coupable. »

Toutes ces menaces, tous ces déboires n'empêchèrent point l'ingénieur des mines de faire bravement son devoir; rien n'était de nature à l'intimider. Il travaillait toujours, poursuivant ses recherches, entassant mémoires sur mémoires, alignant les chiffres d'une éloquence irrésistible. En 1855, il donnait au public la *Notice historique et statistique sur les mines, les forêts et les forges de l'ancien Evêché de Bâle,* travail étendu, remarquable, dont les éléments ont été puisés aux archives, qui nous montre le développement de l'industrie sidérurgique depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, complété par des renseignements statistiques précieux. Cet ouvrage, promptement épuisé, fit époque dans la science; il valut à son auteur une médaille de bronze à l'exposition de l'industrie suisse à Berne, en 1857. — En 1859, il dresse *le plan*

ou *la carte topographique de l'exploitation des mines de fer dans la vallée de Delémont*, qu'il publie à Winterthur. En 1863, la Société helvétique des sciences naturelles accueille dans ses *Mémoires* son *Rapport sur la question d'épuisement des mines de fer du Jura bernois à la fin de 1863 comparativement aux prévisions de 1854*, avec planches et carte géologique. En 1866, il reprend en sous-œuvre l'édifice sidérurgique qu'il a élevé dix ans auparavant et *l'Age du fer*, déjà mentionné, nous livre le résultat de dix ans de recherches sur les anciennes forges du Jura. En 1871 encore, les *Mittheilungen* de la Société archéologique de Zurich contiennent sa curieuse *Notice sur les forges primitives dans le Jura*. Les divers ouvrages géologiques, sidérurgiques et naturhistoriques, qui étaient accompagnés d'échantillons du sidérolitique, d'antiques scories, d'antiquités et de modèles des anciennes forges, furent exposés par Auguste Quiquerez à l'exposition internationale de Vienne, où il obtint une mention honorable (1873). Consignons en outre quelques volumes in-folio de documents géologiques ou de renseignements statistiques sur les mines de fer du Jura, et plus de 300 plans et cartes géologiques des minières, le tout manuscrit ; en faut-il davantage pour témoigner de l'activité prodigieuse qu'a déployée pendant 35 ans notre compatriote dans l'exercice de ses pénibles fonctions d'ingénieur des mines du Jura.

« N'avez-vous pas bientôt fini cette recension interminable ? » s'écriera maint lecteur impatienté, laissant échapper de sa main fébrile le fil qui guide ses pas dans ce labyrinthe d'études si compliquées et si absorbantes. Non, si nous voulions être complet et rendre justice entière au modèle des travailleurs jurassiens, nous lirions ensemble ses excellents rapports sur les concours agricoles d'Yverdon (1861), de Lausanne (1862), de Colombier (1863) et de Delémont (1868) ; nous feuilleterions le *Journal*

d'agriculture de la Suisse romande, *l'Economie rurale*, les *Actes* de notre Société et profiterions des utiles conseils ou des bons renseignements qu'il nous donne sur *les transformations que doit subir l'agriculture* (1873), sur le *produit des vaches laitières* (1874), sur *le choix des animaux reproducteurs de la race bovine*, sur *la croissance des arbres*, etc., sur *les effets de la Révolution de 1792 sur l'agriculture dans le pays de Porrentruy* (1865), etc.; puis, le cœur joyeux, nous assisterions à une fête de famille, quand notre collègue, M. Florian Imer, remit, au nom de la *Société économique de Berne*, à *l'agronome* septuagénaire la grande médaille d'or qui lui fut décernée en novembre 1878 pour les progrès qu'il avait imprimés à la science agricole et la belle exploitation de son domaine de Bellerive.

Dans quel domaine ne rencontrerions-nous pas A. Quiquerez? En 1857, l'*Industrie suisse* a une exposition à Berne; il est membre du jury et rédige le *Rapport* sur le premier groupe. En 1865, on procède à une nouvelle estimation *cadastrale* dans le canton de Berne; il est membre de la commission chargée d'explorer les districts du Jura, et tout en remplissant consciencieusement sa tâche, il fait de nouvelles découvertes archéologiques. A l'instar des Alpes, le Jura a son *Club* de touristes; il en est membre honoraire, et livre à son organe, le *Rameau de sapin*, de charmants croquis d'histoire naturelle. La question de la révision de la constitution cantonale est de rechef sur le tapis, conservera-t-on la dualité dans l'administration des communes? aurons-nous toujours des *habitants* et des *bourgeois*? lequel des deux systèmes est préférable? d'où provient cet état de choses? il faut remonter aux sources. Aug. Quiquerez arrive, tenant dans une main ses *Observations sur les origines et la destination des biens de bourgeoisie dans l'ancien Evêché de Bâle* (1853); dans l'autre, son *Rapport* présenté à la Société d'émulation *sur le partage des revenus des biens de bourgeoisie* (1873). Les *forestiers* du Jura tiennent-ils leur séance annuelle,

il est encore là pour leur adresser des *notices statistiques sur les forêts du Jura* (1873) ou *sur les effets du déboisement dans les Franches-Montagnes* (1872). Bornons enfin cette longue nomenclature, faible ébauche cependant des travaux de cet intrépide champion de la science. — Ce résumé des études archéologiques, historiques, géologiques, sidérurgiques, économiques et statistiques de notre compatriote explique pourquoi, sur la proposition de M. Ritschard, directeur d'éducation, l'Université de Berne, faculté de philosophie, lui décerna, le 15 novembre 1877, le diplôme de *docteur en philosophie, honoris causâ*, et le ministre de l'instruction publique de France, quelques mois plus tard (31 mars 1878), le nomma *Officier d'Académie*. Jamais décoration et distinction ne furent mieux méritées.

VI

Après avoir examiné les œuvres d'Auguste Quiquerez, disons un mot sur l'écrivain, sa vie de famille, son cher Bellerive.

L'auteur de l'*Age de fer* n'avait point une plume exercée comme ses contemporains, Péquignot, X. Stockmar, J. Thurmann, qui occupent la place d'honneur dans notre Panthéon littéraire jurassien. Péquignot avait pour lui l'élégance, une rare correction, le culte de la forme; c'était un homme de lettres maniant la langue avec une grande habileté. Le nerf et la chaleur qui manquent trop souvent à celui-ci, caractérisent au contraire les écrits de X. Stockmar, ardent, enthousiaste, possédant au déclin de l'âge toute la fougue de la jeunesse, imprimant à son style ces qualités précieuses. La poésie déborde dans cette prose superbe, toujours entraînante, tout d'une venue. Chez Thurmann, le savant et l'écrivain s'harmonisent d'une façon merveilleuse; l'idée toujours

juste, une précision mathématique dans l'emploi des termes; sa phrase, froide d'habitude, s'anime parfois au contact de la nature. Sa course géologique dans le Jura « *Soulèvements jurassiques* » la promenade de Gagnebin et de Haller au Creux du Vent sont des tableaux d'une fraîcheur exquise.

Auguste Quiquerez n'a rien de commun avec ces maîtres de l'art de bien dire. Il est *lui*, ayant un cachet d'originalité bien prononcé. Lisez trois lignes de sa main, vous en reconnaîtrez l'auteur. L'historien n'a pas fait, comme ses illustres concitoyens, des études classiques suivies; il fréquenta l'un après l'autre trois établissements où l'on ne dispensait pas un enseignement identique, où surtout la langue française n'était point professée comme de nos jours; le latin et le grec étaient l'essentiel, la science et le reste un pur accessoire. Notre compatriote reconnaissait volontiers cette lacune dans son éducation. Ecrire lui était souvent pénible. Il nous écrivait en juin 1847 : « Vous trouverez sans doute plus d'une » faute d'étourdi dans mes pages, et ensuite un style qui » m'a souvent déplu sans que j'aie pu le corriger, sans » changer le sens de la rédaction. Du reste, il se ressent » des études plus que médiocres qu'on nous faisait faire » dans le tems. »

Un défaut d'Auguste Quiquerez était d'écrire trop vite et de ne pas revoir son travail. Stockmar agissait de même, mais chez cet homme supérieur, la pensée et l'expression s'identifiaient à tel point que nul, à la lecture, ne se serait douté que ces pages étincelantes étaient écloses d'un seul jet. Au contraire, Péquignot et Thurmann soumettaient leurs moindres ouvrages à une révision sérieuse, ne craignant pas de surcharger, de raturer leurs manuscrits d'une écriture fine et serrée, au grand désespoir de l'imprimeur. Le solitaire de Bellerive, s'il composait, lançait toujours sa plume au galop, elle allait prestement « de l'encrier au papier, du papier à l'encrier, » plusieurs pages durant, « tout d'une coulée »

et ne s'arrêtait qu'après avoir parcouru sa carrière. Il s'inquiétait peu de la forme et n'avait cure que du fond. Il relisait rarement ce qu'il avait rédigé, faute de temps, et pressé d'aborder un autre sujet, tant il fallait vite battre l'enclume dans cette forge incandescente. Une étude à peine achevée, elle partait aussitôt et parvenait toute chaude à son adresse. De là des incorrections, des *lapsus calami* inévitables. Cette précipitation nuisait parfois à la propagation de ses écrits en France, où le respect de la langue est la première condition d'un bon livre; ses correspondants le lui faisaient observer, mais c'était peine perdue, car le travail pressait trop.

Ces réserves exprimées, et l'impartialité nous les dicte, on ne peut contester à l'écrivain jurassien des qualités remarquables. Epoque celtique ou romaine, moyen-âge, révolution de 1740, de 1792 ou de 1830, quoiqu'il décrive, il est de son temps et trace des tableaux inimitables, frappants de ressemblance. Tour à tour contemporain des lacustres ou des druides, des Rauraques ou des Burgondes, il vit de leur vie propre, également à l'aise dans les palafittes ou dans les cavernes et les forêts ombreuses, maniant la flèche ou le glaive. Plus tard, il hante les monastères et les châteaux, frondeur comme un Gaulois de pure race. Arrive-t-il aux jours orageux qui précèdent et suivent la fin du XVIIIe siècle, le sang de Choulat coule dans ses veines, on dirait qu'il écrit sous la dictée des patriotes martyrs. Tel est le caractère qui distingue les ouvrages d'A. Quiquerez; combien de pages ne pourrions-nous pas citer à l'appui de ce que nous avançons. Voilà pourquoi cet auteur, malgré son style trop souvent négligé, comptera parmi les écrivains de notre Jura, non les meilleurs, mais les plus aimés du public.

J'ai parlé tout à l'heure du maître-bourgeois Choulat; son portrait, peint en 1736, quand il était dans la force de l'âge et à l'apogée de sa puissance, orne ma chambre d'étude. Je ne puis jeter les yeux sur la figure sévère du

tribun, sans penser à Auguste Quiquerez, tant ils ont entre eux de ressemblance : cheveux roux, front haut, yeux bleus et profonds cachés sous un arc sourcillaire proéminent, bouche aux lèvres saillantes. Et au moral comme au physique des traits communs : esprit supérieur, amour de la patrie et de la liberté poussé jusqu'au sacrifice de sa vie, action puissante sur le peuple. Ils sont bien de la même race, mais si Auguste Quiquerez avait de son bisaïeul l'air froid, la mine rude, il était tout autre dans l'intimité. Sous cette écorce rugueuse battait un des plus nobles cœurs que nous ayons connus. Il était foncièrement bon, charitable, faisant le bien sans ostentation, aimant à obliger. Que de misères il a soulagées dans ses entours, sans qu'on s'en doutât le moins du monde. Son amitié était sûre, inaltérable, au-dessus des mesquines passions, des questions de personne et de parti qui causent tant de mal dans nos contrées. La famille était heureuse et justement fière de son chef, entouré de l'estime publique.

Il faut avoir vu et pratiqué Bellerive, pour se rendre compte de la vie douce et tranquille qu'on y menait. Qu'il faisait bon, par un beau soir d'été, assis autour de la table d'ardoise, sous le marronnier touffu qu'il avait planté, dans le cercle béni de la famille. Que de franches causeries, que de joies intimes ! que de souvenirs éveillés à la vue de cette riche nature, de cet imposant Vorbourg ! Une semaine ne se passait pas sans recevoir la visite de quelques hôtes choisis, des amis d'enfance, des patriotes du bon temps, et surtout des hommes de science, suisses et étrangers, géologues ou archéologues qui venaient saluer leur collègue, s'enquérir de ses découvertes et de ses travaux récents. Là, durant sa vie tourmentée et vagabonde, Gressly avait toujours table ouverte, et donnait libre champ à ses excentricités, comme à ses libres expansions dans le domaine qu'il connaissait si bien. Là, nous avons rencontré les Stockmar, les Thurmann, les Péquignot, les Scholl, l'élite du Jura. Là, nous avons

suivi ses relations avec les Keller, les Daguet, les Escher, les Desor, les Nicolet, les Contejean, les Fournet et tant d'autres illustres savants. La dernière course pédestre de Godet, botaniste neuchâtelois, alors plus que septuagénaire, fut à Bellerive, et comme il se plaisait à nous dire quel bien lui avait fait cette partie de plaisir, lorsque le lendemain il franchissait notre seuil pour nous adresser de même un suprême adieu!

Ces visites fréquentes en été, parfois gênantes quand le travail débordait, étaient cependant l'unique distraction de sa vie. Auguste Quiquerez, dans ces circonstances, se multipliait. Il était tout à ses hôtes et leur faisait largement les honneurs de la maison, pourquoi ne pas dire de son musée, car c'en était un que sa demeure champêtre. Les corridors, comme les chambres, offraient une ample pâture aux amateurs. Portraits des ancêtres ou des personnes illustres mêlées à notre histoire, d'une part les Keller, les Choulat, les Babé, de l'autre le farouche Bernard de Saxe-Weimar, les derniers évêques de Bâle, les almanachs de cour des derniers siècles, avec les vues curieuses de Porrentruy et d'Arlesheim, les armoiries des seigneuries et des membres du Haut-Chapitre. Dans sa chambre de travail, sa collection numismatique, comptant plus de mille médailles, soigneusement classées d'après leur provenance, la plupart trouvées dans le pays; ses manuscrits nombreux et variés; cet aimable cicerone montrant en les expliquant les illustrations dont il les avait ornés; sa riche bibliothèque jurassienne où primaient les sources inédites, les trésors accumulés dans les archives de famille. Au grenier encore, deux salles consacrées à la géologie et à la sidérurgie avec les meilleurs spécimens de la faune du terrain sidérolitique, les scories des anciennes forges et des modèles de ces dernières travaillés par lui-même avec une habileté merveilleuse. Puis, le tour de la maison achevé, plaisir nouveau: on suivait l'avenue verdoyante, entrait dans la combe du château, gravissait le sentier au pied d'une

source murmurante et, longeant les dahlias en fleurs, on parvenait aux ruines de Sogren, but du pèlerinage des visiteurs, car on n'avait rien vu à Bellerive, si l'on n'avait lié connaissance avec le pavillon qui couronne le donjon, où étaient renfermées les antiquités du maître de céans. Voici la description que nous en avons faite il y a plus d'un quart de siècle (en 1855); nous la transcrivons telle quelle; elle intéressera peut-être la nouvelle génération et trouve naturellement sa place dans cette biographie :

» Le pavillon est bâti en bois, d'une élégante simplicité; quand on se trouve dans cette salle unique, élevée et vaste, avec son ameublement antique, on se croirait transporté dans quelque vieux manoir. Les portes et le grand buffet du fond portent la date de 1565; les corniches et les chapiteaux des colonnes ont été sauvés de la destruction lorsqu'on reconstruisait d'anciennes églises du pays; les fenètres ogivales ont éte faites avec des fragments de vitraux peints provenant de Ste-Marie, près de Pontarlier; les chaises sont du XVIIe siècle. Les parois sont ornées de trophées d'épées et de hallebardes du moyen-âge, d'arquebuses à mèche et à rouet du XVe au XVIIe siècle; voici deux canons ou pierriers du XIVe siècle; voilà des arbalètes, dont une est de 1347; aux casques pointus de ces armures, on reconnaît qu'elles ont appartenu aux bandes farouches, que le sir de Coucy amena en Suisse en 1376, et la tradition nous apprend que ces armes furent enlevées à l'ennemi par des jurassiens du val de St-Imier, qui tuèrent aussi bien des Anglais dans les environs de l'Aar et de Bienne. Parmi les drapeaux appendus aux voûtes de la salle, on en remarque deux, qui ont figuré dans les troubles de 1720 à 1740 : celui en soie jaune, avec la double aigle et la légende : *Rauracorum spes et salus*, fut porté par le maître-bourgeois Choulat, de Porrentruy. Les vitrines, près des fenêtres, renferment une collection de sceaux des villes, des abbayes, des familles nobles du pays, ainsi que des Evêques de Bâle. Quelques vases des XVe et XVIe siècles

ornent l'ancien buffet du fond de la salle; le plus intéressant est sans contredit ce grand vase en fayence, à couvercle d'étain, qui servit à célébrer la cène dans une église de Delémont, pendant que cette contrée était protestante. Ces petites armoires à côté du buffet, du XVIe et du XVIIe siècle; leurs tiroirs sont remplis d'antiquités celtiques et romaines recueillies dans le Jura. Sur la table, au milieu de la pièce, figurent deux reliefs, faits par M. Quiquerez: l'un nous représente le château de Sogren, tel qu'il devait être avant sa destruction par un parti d'Autrichiens en 1699; l'autre, l'antique collégiale de Moutier, comme elle était les dernières années de son existence, qui coïncident avec celles de Sogren, ayant été brûlée à la même époque aussi par des Autrichiens. Nous avons passé en revue les principales pièces qui composent ce musée jurassien; notons en passant que ce local, si bien choisi, est devenu trop petit pour renfermer tous les objets que M. Quiquerez a recueillis depuis trente ans, sa belle collection s'augmentant chaque jour.

» Des fenêtres de Sogren on jouit d'une vue charmante sur le village de Soyhières et la vallée de Bellerive, dominée par les rochers du Vorbourg. Dans cet espace circonscrit, que de souvenirs à évoquer! toute notre histoire dès les premiers temps y trouve ses représentants. Le rocher de Courroux et le cirque voisin dans la forêt du *Quenet*, rappellent l'époque celtique; les époques romaine et burgonde ont aussi laissé quelques traces en ce lieu, et par dessus les ruines du Vorbourg, celles de Beauregard (en patois, *Bériclini*), quoique à peine visibles sous le manteau d'arbres et d'arbustes qui les recouvre, attestent encore l'importance d'une position qui dominait d'une part la vallée de Delémont, de l'autre la vallée de la Byrse; si la chaîne de la Chaive formait la limite entre les Burgondes et les Allemani, la Cluse du Vorbourg était, comme elle l'est encore, la ligne de démarcation entre les deux langues, allemande et française. Le moyen âge vit tout entier et sous ses divers

aspects dans l'histoire des seigneurs de Sogren et de Vorbourg. Il nous serait facile d'indiquer d'autres faits se rapportant aux derniers siècles : ainsi la réformation, la guerre des Suédois, la période française nous montreraient le nom du Vorbourg mêlé à quelques-uns des actes de ces époques. Sous le rapport religieux enfin, quoi de plus digne d'intérêt que la chapelle consacrée par Léon IX, en 1049, avec sa statue de la Vierge, objet de la vénération publique, et au pied de laquelle viennent chaque jour s'agenouiller de nombreux pèlerins. »

VI

Il nous reste à retracer la dernière phase de la vie d'Auguste Quiquerez. Plus il avançait en âge, plus semblaient s'accroître son activité, son amour du travail. Il avait hâte d'achever les œuvres commencées. Bien plus, il en abordait encore de nouvelles, tant il avait confiance en sa constitution vigoureuse, en la sérénité toujours juvénile de son esprit. L'hiver de 1881 à 1882 avait été bon pour sa santé; il en fut de même du printemps. L'on arriva ainsi au mois de juin. Le 25, par une journée magnifique se célébraient deux fêtes dans notre pays, l'une artistique, la réunion des *Chorales jurassiennes* à Laufon, l'autre intellectuelle, à Bienne, la séance annuelle de la *Société d'histoire cantonale.* Invité à toutes deux, notre compatriote choisit la dernière, — il était membre de cette association depuis son origine, plus de 40 ans; avait publié dans ses *Mittheilungen* son *Histoire des Seigneurs de Soyhières* et comptait parmi ses collègues d'anciens et précieux amis. La présence du vaillant octogénaire fut accueillie par des bravos; la satisfaction des assistants augmenta, quand notre ami, M. le Dr Schwab, déposa sur le bureau, au nom de leur auteur, ses deux derniers travaux, l'*Histoire de l'annexion du Jura au*

canton de Berne et l'*Histoire de la Révolution de 1831 dans notre pays*, destinés à enrichir les *Actes* de notre Société jurassienne. Il eut aussi le plaisir de voir là d'anciennes et chères connaissances, entre autres, M. Egbert de Mulinen. Auguste Quiquerez revint à Bellerive, enchanté de sa promenade; c'était sa dernière apparition dans l'arène studieuse, aussi lui garda-t-il jusqu'à la fin un fidèle souvenir.

Huit jours après, le vieux patriote avait son tour, car il avait toujours dans sa vie fait marcher de pair la science et la politique; pour lui la culture de ces deux domaines ne s'excluait point. On était à la veille du renouvellement des autorités administratives et judiciaires du district. A Delémont la lutte menaçait d'être vive; une assemblée fut fixée au 2 juillet pour le choix des candidats. Il y parut et défendit chaudement la cause libérale, cette cause qu'il servait depuis 1830. Des applaudissements couvrirent ses paroles; son nom fut salué d'un triple vivat!

Nous insistons sur ces dates peu importantes en elles-mêmes, parce qu'elles résument toute la vie d'A. Quiquerez. Inutile d'ajouter que le 9 juillet, le vétéran comptait se trouver à son poste de combat et que la victoire de ce jour lui fut tout particulièrement agréable.

Hélas! rien ne présageait une fin prochaine, cependant la mort jalouse s'avançait à grands pas. A. Quiquerez menait sa vie de chaque jour. Le 4 juillet, malgré un temps peu favorable, l'ingénieur descendit dans une minière de 360 pieds de profondeur; rentré chez lui dans un costume impossible, couvert de terre et de boue, il riait de bon cœur d'un coup reçu à la tête dans sa longue et trop rapide ascension. — Le 7, par une pluie battante, le robuste vieillard, habitué à braver les éléments, n'écoutant point les recommandations des siens, se rendit au pied du château de Soyhières pour couper une haie et se livrer aux travaux de la campagne. Quand il rentra, au bout de quelques heures, il était mouillé jusqu'aux os. Un re-

froidissement le saisit dans la soirée; il se coucha, prit du thé, sans prévoir les suites de son imprudence. Le lendemain, ne se trouvant pas bien, il consentit à mander le médecin. Bientôt une péripneumonie se déclara et le mal fit des progrès si rapides que le 12 on perdit l'espoir de conserver une tête si chère. On prévint son fils et les parents les plus proches. Avant que sa famille eut la conscience de son état, Auguste Quiquerez s'en rendit compte. Un ancien ami, M. Biétrix, qui ignorait sa maladie, vint lui rendre visite l'après-dînée. Le digne vieillard lui dit dès l'abord : « Voici le cinquième jour, je ne suis pas mieux, je ne me relèverai pas ; c'est bientôt fini ! » Et il s'entretint avec lui de ses travaux, des mémoires en voie de publication ; il lui rappela la réunion de Bienne, le plaisir qu'il y avait éprouvé, puis lui donna des directions sur l'usage à faire de ses écrits ; le tout d'une voix faible mais claire, avec une lucidité de pensée, une sérénité d'esprit, un calme imperturbable. Comme Thurmann, comme Stockmar, Péquignot et ses amis de lutte, les libéraux de 1830, il voulut mourir en chrétien. Un ancien condisciple et ami, chargé d'ans et de vertus, vivait dans un village voisin, M. Frund, curé de Movelier; il le fit appeler auprès de lui. Le vénérable ecclésiastique arriva dans l'après-midi, resta seul avec le malade, dont il reçut les aveux suprêmes. Le bon curé se retira tout attendri. La soirée se passa tranquille. Dans la nuit, sans que rien ne décélât un surcroît de souffrance, A. Quiquerez tomba dans le délire; il disait des mots entrecoupés ; on entendit : Bienne... histoire... études!... Son esprit, en quittant la terre, poursuivait son œuvre; le travail, auquel toute sa vie fut consacrée, avait sa dernière pensée!... Le 13, à quatre heures du matin, il rendait son âme entre les bras de sa femme, la compagne fidèle de ses bons et de ses mauvais jours, de ses deux filles et de son ami. — A neuf heures, son fils arrivait, trop tard pour recevoir ses derniers adieux... C'en était fait! Tant de forces, de talents, de vie surabondante,

s'étaient éteints en si peu de temps. Et le Jura perdait son patriarche intellectuel!

Nous renonçons à dépeindre la douleur poignante de sa famille, de ses proches, de ses nombreux disciples ; les funérailles témoignèrent aussi du deuil public. Nous copions l'article que publia à ce sujet le *Jura* du 18 juillet :

SOYHIÈRES

Samedi (15 juillet), après midi, ont eu lieu à Soyhières les obsèques de M. le Dr Auguste Quiquerez. Une foule de parents et d'amis accourus de toutes les parties du Jura et des cantons voisins, assistait à cette touchante cérémonie. On y remarquait entre autres les autorités des districts de Delémont, Laufon et Porrentruy, le Conseil municipal de Delémont, plusieurs sociétés de cette ville et un grand nombre d'employés et d'ouvriers des minières. Au cimetière, M. Michaud, au nom de l'Université de Berne, dont M. Quiquerez, comme on sait, était membre avec le titre de docteur *honoris causa*, a fait ressortir les hautes qualités du défunt. L'orateur s'est tout particulièrement appliqué à mettre en relief les inépuisables ressources intellectuelles de Quiquerez dans tous les domaines de l'activité de l'esprit, comme historien, archéologue, géologue, agronome, etc. En terminant, il a exprimé en termes émus les regrets unanimes que cette mort inopinée provoquera certainement chez tous ceux qui de près ou de loin ont connu le défunt.

M. Alex. Daguet, professeur à l'Académie de Neuchâtel, le célèbre auteur de l'*Histoire de la Confédération suisse*, a voulu aussi accompagner à sa dernière demeure les restes de son ami Quiquerez et il a prononcé sur la tombe d'une voix émue quelques paroles d'adieu.

M. Boéchat, maire de Delémont, a rendu hommage aux qualités du défunt ; il a retracé brièvement les phases principales de cette carrière si bien remplie, au point de vue surtout de l'activité qu'il a déployée dans les affaires publiques. L'exemple de Quiquerez, a dit en terminant M. Boéchat, sera toujours un enseignement salutaire pour la jeunesse de notre époque comme pour celle des générations futures.

La plupart des journaux suisses consacrèrent des nécrologies d'A. Quiquerez, où l'on rappelait ses titres à la reconnaissance publique. De nombreux témoignages de

sympathie parvinrent de Besançon à sa famille et à la Société jurassienne. Signalons notamment les lignes touchantes que nous adresse, au nom de la Société d'émulation du Doubs, son secrétaire, M. l'archiviste et bibliothécaire A. Castan, membre de l'Institut de France, qui voulut bien reproduire dans le *Courrier Franc-Comtois* notre article paru dans le *Jura* en l'accompagnant de ces lignes : « Le patriarche des études historiques dans » le Jura bernois vient de s'éteindre..... La Franche-» Comté doit prendre part au deuil que cette perte fait » éprouver à nos voisins de la Suisse jurassienne. Le » docteur Quiquerez était lié très intimement aux travaux » de la Société d'émulation du Doubs, et cette compagnie » saura rendre à sa mémoire un hommage hautement » mérité. En attendant, nous empruntons au journal le » *Jura*, de Porrentruy, quelques lignes qui retracent la » carrière laborieuse de cet érudit aussi distingué par la » variété du savoir que par l'élévation du caractère. »

Un autre savant franc-comtois nous écrivit à la nouvelle de la mort de M. Quiquerez : « Votre article dans le » *Jura* est bien, mais n'est sans doute que provisoire. » Vous devez une biographie complète à cet homme de » bien, à ce patriote libéral, à ce travailleur infatigable » qui était l'honneur de votre pays. Cette mort m'a vive-» ment frappé. Je m'y attendais, mais je la déplore. Il est » bien triste de voir ainsi disparaître un à un ces hommes » éminents dont on n'a plus aujourd'hui que la menue » monnaie : les Stockmar, les Thurmann, les Nicolet, les » Desor, les Quiquerez — en attendant notre tour, *si parva* » *licet componere magnis*. Oui, cette mort m'afflige beau-» coup et je tenais à vous le dire. »

Avons-nous fidèlement rempli le vœu de M. Contejean, en écrivant cette biographie, le public en jugera.

Deux mots pour finir. Sur la demande que lui a adressée la Société jurassienne d'émulation, le Conseil-Exécutif du canton de Berne a décidé de s'intéresser à la publication des derniers écrits historiques d'A. Quiquerez,

en souscrivant pour cent exemplaires; la Société et l'Ecole cantonale de Porrentruy pourraient-elles imiter cet exemple, en faisant des démarches pour acquérir la bibliothèque et les collections du défunt? Quel dommage si ce qui en reste allait encore passer à Bâle ou à l'étranger! Quelle occasion plus favorable de commencer la création d'un *Musée jurassien*, ardemment souhaité depuis longtemps!

Comme un orateur l'a dit sur la tombe de Quiquerez: le legs le plus beau qu'il ait fait à son pays et à la postérité, c'est de donner à tous les bons citoyens et surtout à la jeunesse l'exemple du travail et du dévouement à la patrie suisse. Un vers célèbre résume sa vie:

Labor improbus omnia vincit.

X. K.